

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

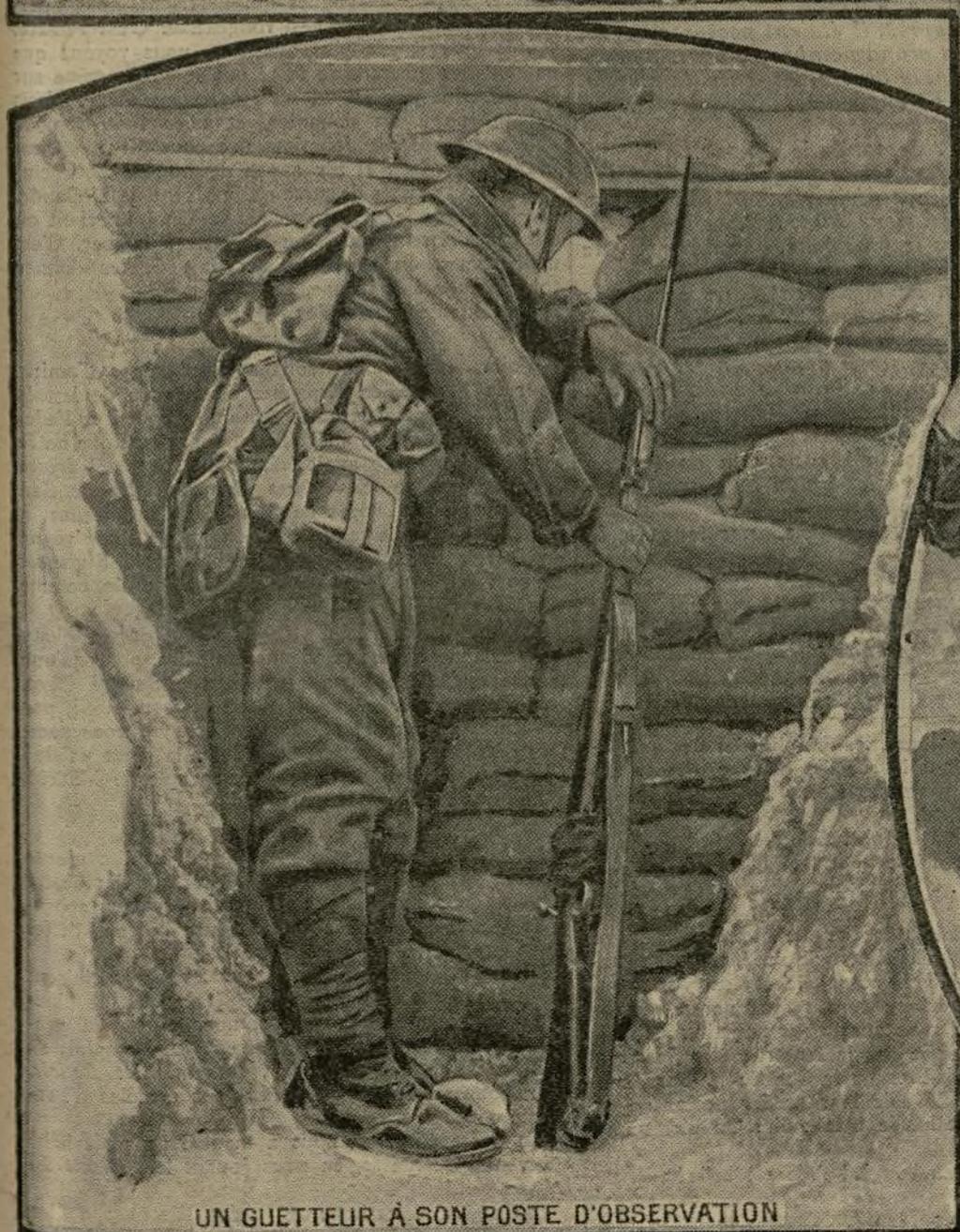
ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

L'AVANCE BRITANNIQUE VERS BAPAUME

UN DÉTACHEMENT DE TOMMIES VA CONSOLIDER LE TERRAIN CONQUIS



UN GUETTEUR À SON POSTE D'OBSERVATION



DEUX PRISONNIERS SOUTIENNENT UN DES LEURS BLESSÉ

La dernière poussée de nos alliés britanniques sur le front de la Somme leur a permis de conquérir, en deux jours, les trois villages puissamment fortifiés de Saint-Pierre-Divion, Beaumont-Hamel et Beaucourt-sur-Ancre. A la suite de ces succès, ils ont organisé le terrain récupéré, et, malgré la véhémence des contre-attaques allemandes, sont restés maîtres du territoire sur lequel ils avaient capturé plusieurs milliers de prisonniers.

Le dialogue de la Forêt et de la Lune

C'était une forêt d'automne, enchantée par la lune.

Des civils et des militaires y avaient travaillé toute la journée avec leurs haches et leurs scies ; puis ils étaient partis, emmenant sur leurs chariots de gros troncs enchaînés, semblables à des géants captifs. Quand ils furent au coude de la longue route qui brille entre les peupliers, la forêt poussa un soupir d'allègement, et un tas de feuilles jaunes, qui étaient tombées des arbres coupés, ne purent s'empêcher — malgré leur tristesse — de danser une ronde tourbillonnante à l'idée qu'elles ne mourraient pas en captivité, qu'elles pourraient en douceur sur la tendre mousse natale.

— Les petites folles ! bougonna un hêtre en secouant sa maussade tête chenue.

— Quelle misère tout de même ! gémit un soupir charme élégiaque ; on n'a plus le cœur à rêver par ce clair de lune !

— Oui, c'est atroce ! Qui nous eût dit cela ? renchérit un chêne trapu et amputé, qui, seul entre les arbres cuivre et or, avait gardé son habit vert antique. Je frémis encore quand j'y pense ! C'était par une nuit pareille. On ne se doutait de rien, lorsque, subitement, des roulements de tonnerre éclatent, puis des crépitements et des sifflements de balles, comme si tous les chasseurs du monde s'étaient donné rendez-vous dans notre forêt. Enfin, ils débouchent. Ce ne sont pas des chasseurs. Ce sont des gars de chez nous, de bons petits gars avec des képis et des pantalons rouges et qui parlent férocement des Allemands et des Prussiens. Les Prussiens ! Je les ai vus en 70. Vite, j'étends mes bras ; j'abrite quatre des gars derrière mon tronc, et pan ! les balles partent, et les balles arrivent ; j'en reçois deux dans le flanc — j'en ai gardé les cicatrices — puis je ne sais plus exactement ce qui se passe. J'ai une douleur atroce dans le bras droit, ma sève s'écoule ; tout se trouble devant mes feuilles...

— Oui, c'était terrible, dit un bouleau. Des noirs sont arrivés, puis des bruns, et, finalement, des Prussiens. On râlait et pleurait dans toutes les langues. J'ai eu ma robe blanche tout éclaboussée de sang.

Un frissonnement ému parcourut la forêt dorée, puis le chêne reprit :

— Après ces jours tragiques, l'ère de la paix semblait revenue. Les paysans labouraient comme avant — en contournant cependant de petits tertres ; des fumées s'élevaient des cheminées du village ; on cueillait des mugnets et des champignons dans notre forêt, et un jour, un des gars — je l'ai reconnu, bien qu'il eût changé son pantalon rouge contre une culotte bleu-ciel — est venu se promener au bras d'une jeune fille. Il cherchait quelque chose ; puis, piquant droit sur moi : « Le voilà ! c'est lui qui m'a sauvé la vie ! » Et la jeune fille cassa un de mes rameaux et le piqua à son corsage.

— C'est vrai, dit le hêtre, on aurait pu se croire en temps de paix, sans ces coups de canon lointains, et, surtout, sans ces gens qui sont venus, l'autre jour, avec un seau de peinture rouge et dont ils ont marqué tant d'entre nous de cette croix que portaient ceux qui relevaient les blessés. Hélas ! nous vîmes bientôt que c'était nous, les blessés mortellement, et qu'on nous marquait ainsi pour le suprême sacrifice. Si encore c'étaient des Boches ! Mais c'étaient bien des Français ; c'étaient ceux-là mêmes pour lesquels toi, chêne, tu tresses des couronnes glorieuses !

— Et pourquoi ? Pour qui tout cela ? s'écria le bouleau. A-t-on fait cela en 70, monsieur Chêne ?

— Non ! Et je ne sais vraiment pas pourquoi on fait cela. Mais la lune sait peut-être. Notre vagabonde amie sait tout.

— Oui, dit la lune, en penchant son blond et chimérique visage au-dessus de la forêt d'automne, je sais. C'est pour vous transporter dans les tranchées. Vous servez à construire des boyaux, des abris, des postes d'écoute. Vous êtes l'armée frère, l'armée végétale tout aussi nécessaire que l'autre, et c'est à sa noble forêt sacrée que la France devra une part de sa victoire.

— Mais nous, alors ? s'écrient ensemble une rangée de jeunes bouleaux ; est-ce que nous ne pouvons pas nous engager, si le bonhomme ne vient pas avec son pinceau ?

— Votre bois est trop tendre encore. Mais ce que vous pouvez faire tous, c'est de donner votre or pour la France. Je vois que vous en avez beaucoup. Moi-même, j'ai voulu porter mon écu à la banque ; mais on me l'a refusé. Vous, m'a-t-on dit, vous versez la Chimère ; c'est l'or des cœurs. Gardez, Madame, gardez votre écu.

— Notre or ? chuchotèrent les arbres ; et ils

se mirent à se secouer, à se secouer, sauf cependant les chênes, qui ont converti leur fortune en monnaie de bronze vert.

Et lorsque le lendemain les hommes revinrent pour la coupe, ils furent étonnés de voir la forêt si dénudée et le sol jonché de feuilles rousses.

— C'est l'hiver ! dit l'un d'eux ; brrr ! comme il fait froid !

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

C'est une aventure assez amusante et significative que celle qui vient d'arriver, à Berlin, à un personnage neutre, fort distingué.

Venant d'un pays situé au nord de l'Europe, et accompagné de sa femme, il traversait l'Allemagne, comme c'était son droit en qualité de neutre, pour se rendre dans un troisième Etat, qui n'est, par hasard et par exception, en guerre avec personne. Il ne faut pas être OEdipe pour deviner que c'est la Suisse : il n'y a plus guère que celui-là !

Le couple descendit dans l'un des principaux hôtels de Berlin. « Combien de temps comptez-vous passer ici ? » leur demanda-t-on au bureau. « Une huitaine », répondirent-ils.

Le personnage qui les interrogeait inscrivit leur réponse, ainsi que toutes les mentions portées sur leurs passeports. Ils savaient que la police ne plaisante en aucun pays belligérant, et surtout en Allemagne. Ils trouvèrent donc la chose toute naturelle. « Il vous faut des cartes d'alimentation », ajouta le manager, quand il eut terminé ce petit travail. Cela aussi, les voyageurs ne l'ignoraient point. « Mais ne vous en inquiétez point, continua l'Allemand, l'hôtel vous les procurera. »

Deux heures après, il étaient possesseurs, en effet, d'un assez grand nombre de bouts de carton, pour le pain, le beurre, les œufs, la viande, la graisse, etc. Et enfin ils s'allèrent mettre à table pour dîner.

— Vos cartes ? demanda le keller.

Ils les alignèrent, et le garçon s'inclina. On leur servit un dîner véritablement plantureux. « Qu'est-ce qu'on nous racontait, se dirent-ils, échangeant leurs impressions, que l'Allemagne était gênée ? On ne s'en aperçoit point. »

Le lendemain, ils déplient leurs serviettes pour déjeuner. « Vos cartes ? » dit le keller.

Ils le regardèrent, sans comprendre.

— Nous vous les avons données hier !

— C'est pour ça, expliqua le keller ; il en faut d'autres. Sans quoi, je ne pourrai rien vous servir.

Ils avaient consommé, sans s'en douter, en un seul repas, les cartes qu'on leur avait données pour huit jours !

Ce qui fit qu'ils reprirent, séance tenante, le train pour la Suisse.

Nous n'en sommes pas là. Et que ceci serve de consolation aux Français qui sont grise mine parce qu'on leur demande quelques petites économies.

Pierre Mille.

Depuis quelques jours, les marchandes des quatre-saisons vendent dans la rue des bougies, encore des bougies, que les passants, moitié blagueurs, moitié grognant, s'arrachent.

— Deux sous, ma bougie ! Alle est belle ! glapit la marchande, de la même voix triomphante dont elle criait auparavant « Choux-fleurs ! » ou « Châtaignes ! »

Grâce à M. Malvy, la bougie, genre d'éclairage un peu désuet, redevient l'article du jour — et surtout de la nuit. A présent qu'elle revient sur l'eau, on s'en sert non seulement pour épargner le pétrole dans les magasins, mais aussi pour s'éclairer dehors.

La bougie n'est-elle pas la lanterne électrique du pauvre ? Les midinettes de la rue de la Paix, notamment, quittent le soir leur atelier portant chacune une bougie allumée à la main. On dirait une procession.

— Deux sous ma bougie ! Alle est belle !

L'un de nos plus réputés paysagistes, malgré la rigueur de la saison, éprouva, il y a quelques jours, le besoin d'aller prendre des sites marins en Normandie. Donc, installé au pied d'une falaise l'autre matin à V..., il esquissait fiévreusement un bel effet en blanc gris, par gros temps, lorsque soudain

s'éleva de la région de Houlgate un dirigeable qui, à toute vitesse, piqua dans la direction de l'artiste.

En moins de dix minutes, le ballon était au-dessus du chevalet, à cent mètres de hauteur tout au plus. Et tout aussitôt, dit bord aérien, un appel de sirène retentit, si bien que l'homme des pinceaux ne put plus douter qu'on n'en voulait qu'à lui seul.

Inspiré d'une idée heureuse, il tendit donc sa toile horizontalement et attendit. La sirène s'était tue. De là-haut, sans doute, on observait à la lunette. En effet, un coup de porte-voix retentit : « Ça va ! continuez ! » Le dirigeable savait qu'il n'avait pas affaire à un espion. Le maître termina son tableau, en pensant que nos côtes sont bien gardées.

L'état de guerre rend terriblement belliqueux les civils les plus paisibles.

Hier après-midi, un peu avant trois heures, sur le quai du Nord-Sud, à la station Madeleine, on vit ainsi deux messieurs à barbe blanche, d'aspect très respectable, échanger des horions pour un motif futile.

Descendant ensemble d'un compartiment de première, l'un d'eux avait quelque peu bousculé l'autre...

La receveuse, disons-le vite, s'empressa d'intervenir pour séparer les combattants. Elle eut même un joli mot :

— Où allons-nous, si les « vieux » s'en mêlent ! s'écria-t-elle sur un petit ton enjoué.

Et les deux « vieux » — dont l'un, député, représente à la Chambre un département du Midi — convinrent qu'évidemment leurs nerfs venaient de se montrer trop irritables et s'en furent par des couloirs différents.

Toujours la crise des pommes de terre. On les taxe, c'est fort bien, mais si on les laissait arriver, il n'y aurait peut-être pas besoin de les taxer. Exemple : nous nous promenions sur la jetée du Havre. Parmi les vagues qui déferlent, nous apercevons des taches brunes, rougeâtres. C'est bizarre. Après observation plus attentive, nous voyons que ce sont des pommes de terre que le flot ramène sur la grève. Il y a eu un naufrage sans doute. Nous demandons à un douanier, et avec beaucoup de calme, cet honnête fonctionnaire nous dit : « C'est à cause du fret. Il n'y a pas de wagons pour emporter les pommes de terre qui arrivent de Hollande. On les garde le plus qu'on peut... Un jour vient où elles pourrissent, alors, on les jette à la mer. C'est malheureux, on aurait mieux fait de les donner tout de suite à la troupe. »

Ce douanier parle d'or.

Voilà encore de solides témoignages d'amitié pour la France, en Espagne. Un groupe de lettrés madrilènes, parmi lesquels Antonio Zoyayd et Federico Hernandez Alejandro se sont souvenus que notre grand Victor Hugo avait été, en 1811, avec ses frères Abel et Eugène, élèves des Escuelas Pias de San Anton, chez les Pères de San José de Calasanz, à Madrid. C'était le temps où, pendant le court règne de Joseph Bonaparte, le général Léopold Sigisbert Hugo vivait, *tra los montes*, avec sa famille, comme gouverneur de Avila, Guadalajard et Segovie.

Or, une démarche va être faite près des religieux qui enseignent dans ce vieux séminaire, pour qu'une plaque commémorative, rappelant l'illustre élève, soit scellée dans le parloir de la maison. « Si, par aventure, ils refusaient, déclare Zoyayd, nous sommes décidés à élever une statue sur la place voisine et à graver au piédestal : « Le peuple de Madrid, » au grand Victor Hugo. »

La collaboration de la musique et du film ajoute souvent aux plaisirs du cinéma, et lorsque l'orchestre choisit, dans son répertoire, des morceaux appropriés à l'action qui se déroule sur l'écran, l'effet de la projection en est multiplié.

Mais quelles fâcheuses rencontres se produisent parfois ! L'autre soir, dans un établissement cinématographique très fréquenté, nous avons vu projeter un sombre drame où un coquin étranglait sa vieille femme aux sons de... *Philémon et Baucis*, deux bons vieillards qui étaient des modèles d'harmonie conjugale.

Un autre jour, on nous a montré un petit bébé qui venait de naître, en nous jouant le... *Chant du Départ*.

Les poilus, dans leurs tranchées, diront : « Ces Parisiens, comme ils s'étonnent de peu de choses ! » Ils auront raison, mais tout de même, quand ils reviendront, ils trouveraient drôle qu'on leur jouât *Malbrough s'en va l'en guerre*.

Il y a des nuances en tout...

Le Veilleur.

Billet d'un provincial

Mon cher Parisien,

Ce n'est pas seulement un provincial qui t'écrit : c'est plus, c'est mieux ! C'est un montagnard. Je t'écris d'un petit hameau de l'Oisans, dans les Hautes-Alpes, à deux mille mètres d'altitude. Ici, les bruits du monde ne parviennent que difficilement et rarement. Un mulet, attelé à un traîneau, apporte les journaux et les lettres quand le temps le permet. Si le vent souffle trop fort, si une avalanche s'abat sur la route, l'attelage roule et disparaît dans le ravin. On vit sous la neige pendant six mois de l'année. Pour pénétrer dans les maisons, il faut creuser des tunnels et se glisser entre des tranchées blanches, de deux à trois mètres de haut.

Il me paraît superflu d'ajouter que les problèmes qui passionnent les habitants des villes ne se posent pas dans un tel lieu. Ah ! je voudrais les voir ici tes Parisiens et tes Parisiennes que préoccupent la tenue de soirée, la fermeture des théâtres à six heures, la suppression d'un jour de spectacle, la diminution de l'électricité et la réduction du chauffage ! Le bois mort ramassé avant la mauvaise saison suffit à alimenter la cheminée. On descend dans la salle commune par quelques marches taillées en pleine terre. L'épaisse couche de neige qui couvre le toit en pente est une protection efficace contre le froid. Une lanterne d'écurie, allumée le plus tard et éteinte le plus tôt possible, voilà tout l'éclairage.

Quant à la nourriture, voici. On fait cuire, en automne, un pain étrange dans la composition duquel il entre un peu de tout et même autre chose... Et ce pain — tu m'entends bien, Parisien, qui regrettes de ne pas avoir ton croissant quotidien — ce pain, aussi dur que du silex, ce pain qui sert quelquefois de marteau, c'est le fond, c'est la base de l'alimentation de ces montagnards qui ne peuvent pas être ravitaillés. C'est l'essentiel de leur nourriture pendant six mois ! Un peu de lard fumé et des pommes de terre complètent le menu.

Il me fallait te donner ces explications pour l'intelligence de ce qui va suivre. Dans ce hameau de l'Oisans, j'ai vu une vieille femme dont le fils est au front et qui appartient, comme tous les gars de ce pays, à nos merveilleux bataillons alpins. C'est un diable bleu. La vieille venait de recevoir une lettre de son fils. Elle me la tendit, en me disant, d'un air triste : « Lisez, monsieur... »

Je croyais apprendre de mauvaises nouvelles. Quelle erreur ! La lettre était pleine de confiance, d'entrain, d'enthousiasme.

Je regardai la mère, et lui montrai mon étonnement de sa tristesse.

— Continuez, monsieur, continuez.

Et je lus... « Et puis, ici, maman, je suis bien nourri... Pense donc, nous avons de la viande tous les jours, tandis que chez nous, au pays, nous n'en mangeons qu'à Pâques ; et puis, il y a du bon pain, et des sardines que ma marraine m'envoie (je lui ai écrit que j'adorais les sardines), et puis, nous avons aussi des confitures, et puis, du vin et du café... »

— Vous comprenez que je ne pourrai pas donner tout ça au petit, quand il reviendra... Alors, je suis inquiète... Je voudrais tant le gâter ! me dit la vieille maman...

Je la rassurai et lui prouvai que ses craintes étaient peu fondées. Quand je partis, mes arguments l'avaient, je crois, convaincue. Pourtant, quand j'allais prendre congé d'elle et remonter dans mon traîneau, elle me demanda, timidement :

— Tout de même, si vous pouviez me faire envoyer quelques boîtes de sardines...

Le Provincial.

WAGNER HUÉ A ROME

ROME, 20 novembre. — Aujourd'hui a eu lieu l'ouverture de la saison des grands concerts d'hiver à l'Augusteo.

Au programme figuraient trois œuvres italiennes et deux œuvres de Wagner que devait diriger le maestro Toscanini.

Lorsque l'orchestre joua *Siegfried*, une sourde hostilité commença à se manifester dans l'assistance.

Le dernier numéro du programme était la marche funèbre du *Crépuscule des Dieux*. Au moment où l'orchestre allait attaquer cette œuvre, plusieurs spectateurs, traduisant l'indignation générale, s'écrièrent :

« C'est pour les victimes de Padoue. »

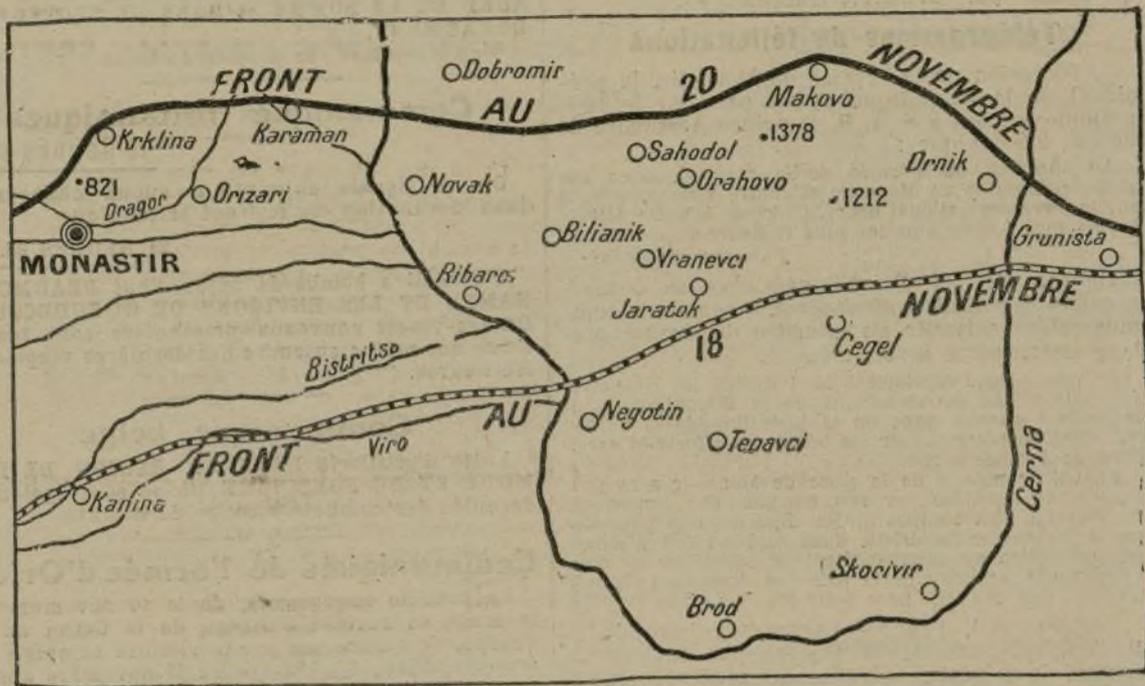
De toutes les parties de l'immense hall éclatèrent alors des imprécations contre Wagner et contre l'Allemagne, et le concert dut être interrompu devant l'hostilité générale.

La mainmise de l'Allemagne sur les forces aériennes de ses alliés

ZÜRICH, 20 novembre. — D'après la *Gazette de Francfort*, la direction des forces aériennes de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Bulgarie et de la Turquie a été confiée au général allemand von Hoppner qui n'avait jusqu'ici sous sa direction que les forces aériennes allemandes.

Notre offensive se poursuit en Macédoine au delà de Monastir

Les Roumains se replient dans la Valachie occidentale



Sur notre front, c'est encore le calme. Calme relatif d'ailleurs, car si l'infanterie se borne à faire le coup de feu de tranchée à tranchée, l'artillerie n'interrompt pas ses tirs sur les ouvrages et les batteries de l'adversaire, afin de préparer les opérations qui doivent suivre.

En Macédoine, nous avons encore développé notre succès. La ville de Monastir ayant été évacuée par l'ennemi, nos troupes n'ont fait que la traverser, et dans l'après-midi de dimanche rejetaient les Germano-Bulgares des positions où ils essayaient de s'arrêter au nord : la colline de la cote 821, dernier contrefort de

brisée, mais non du jour au lendemain, car les Allemands, qui combattent en assez grand nombre aux côtés des Bulgares, leur apprendraient à creuser des tranchées, si déjà les guerres des Balkans ne leur avaient donné l'expérience de cette méthode de défense. La victoire que nous venons de remporter nous permet d'attendre sans impatience la suite des événements.

En Transylvanie, les Roumains ont encore obtenu quelques avantages au nord-ouest de Campolung, vers Albusci. Ils ont été moins heureux au débouché de la passe de Vulkan, où l'ennemi, après avoir atteint Fargu-Jiu, prétend avoir poussé jusqu'à la route d'Orsova à Craiova. Cette avance, si elle se confirme, entraînerait l'abandon de la partie de la Valachie située à l'ouest de Craiova. La Roumanie verrait envahir une de ses provinces les plus fertiles. Mais la force de son armée ne serait pas diminuée sensiblement. L'ennemi serait donc obligé de maintenir en Transylvanie la même quantité d'effectifs. La chute de Monastir montre le danger que lui fait courir cette répartition.

Jean Villars

APRÈS LA PRISE DE MONASTIR

Les Bulgares, poursuivis par la cavalerie alliée, fuient vers Prilep.

SALONIQUE, 20 novembre. — La cavalerie alliée, puis la cavalerie serbe, balayant Monastir de leur galop, mettent en fuite les derniers Bulgares. Grâce à la promptitude des troupes alliées, quelques magasins seulement ont été la proie des flammes.

Sans arrêter leur élan, nos troupes ont traversé la ville, se jetant à la poursuite des Bulgares. Un contact des plus violents a aussitôt été pris entre les avant-gardes alliées et les arrière-gardes ennemies. Les Bulgares fuient vers le nord, sur la route de Prilep, canonnés par les batteries alliées.

Le chiffre des prisonniers et le butin ne sont pas encore connus. Le combat se poursuit en avant de Monastir.

L'entrée triomphale des troupes franco-serbes à Monastir

L'envoyé spécial de l'agence Havas à Monastir télégraphie, via Salonique, à la date du 20 novembre :

« Les derniers éléments bulgares quittent Monastir ; au moment où je vous télégraphie, la cavalerie française entre dans la ville sur leurs pas. » La population manifeste une joie immense, offrant des fleurs et des sucreries aux officiers et aux soldats, criant : « Vivent les Alliés ! Vivent nos sauveurs ! »

« Les Bulgares, qui préparaient leur départ depuis huit jours, ont pillé hier les magasins serbes, brisant ce qu'ils ne pouvaient pas emporter. »

« La population souffre du manque de vivres, car les Bulgares-Allemands rationnaient tout à leur profit, laissant aux Serbes de Monastir tout juste



LE COLONEL VASSITCH

Celui qui, jusqu'au bout, lutta à Monastir, est actuellement, quoique malade, sur le front de l'armée serbe. Quelle joie a dû éprouver ce fier soldat en assistant à la reprise de la cité qu'il n'abandonna qu'à la dernière extrémité, il y a un an, et qu'il avait déjà enlevée aux Turcs pendant la guerre balkanique, en 1912 !

la Baba Planina, et le village de Krklina. La poursuite continue vers les villages d'Orizari et de Karaman. C'est, on le voit, l'amorce de la route de Monastir à Prilep qui, déjà, se trouve en notre pouvoir.

Dans la boucle de la Cerna, les Serbes ont largement débouché des hauteurs de la Sletchka Planina, où ils étaient parvenus le 18. Après la cote 1212, ils ont enlevé la cote 1378, puis tous les villages de la plaine : Jaratok, Vranevchi, Bilianik, Orhovo, Suhodol, Novak, jusqu'à la ligne de Dobromir à Makovo et Drin, ligne prolongée sur l'autre rive par Granista. L'ennemi s'est renforcé devant cette ligne et paraît se préparer à une résistance désespérée, afin d'empêcher le mouvement débordant qui a si bien réussi contre Monastir de se renouveler contre les positions où il tentera de se maintenir sur la route de Prilep.

Tout porte à croire que cette résistance sera

de quoi ne pas mourir de faim. Le pain vaut cinq francs l'écué.

» Au moment où je termine ma dépêche, les régiments français entrent en triomphe, musique en tête, drapeaux déployés, frénétiquement acclamés par la population tout entière, aux balcons, aux fenêtres et sur les toits.

» Les Serbes font également leur entrée, accueillis avec une indicible émotion.

» L'ennemi en fuite se retire par la route de Prilep, vigoureusement poursuivi par les Serbes et canoné par l'artillerie française.

Télégrammes de félicitations

L'occasion de la reprise de Monastir, le président de la République a fait parvenir le télégramme suivant à S. A. R. le prince Alexandre de Serbie, à Salonique :

Au moment où l'armée serbe reprend, avec ses alliés, possession de Monastir et rentre victorieusement sur le territoire national libéré, j'adresse à Votre Altesse royale mes félicitations les plus chaleureuses.

RAYMOND POINCARÉ.

De son côté, M. Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères, a adressé la communication suivante au ministre de France près le gouvernement serbe :

Je vous prie d'exprimer à M. Pachitch les très vives félicitations du gouvernement de la République pour le brillant succès, gage de la libération de la Serbie, qui vient de récompenser les héroïques efforts et sacrifices de l'armée serbe.

La valeur morale de la prise de Monastir sera profondément ressentie par nos ennemis et donnera un nouvel élan aux troupes alliées. Elle dépasse peut-être encore la valeur matérielle dans ce beau fait d'armes, qui permettra au gouvernement de s'installer de nouveau sur le territoire de la patrie et donnera à l'armée d'Orient une nouvelle base pour les opérations futures.

D'autre part, l'amiral Lacaze, ministre de la Marine, ministre de la Guerre par intérim, a adressé la dépêche suivante au général Sarrail, commandant en chef l'armée d'Orient :

Je suis chargé par le gouvernement de la République de vous exprimer ses félicitations sur le glorieux fait d'armes de l'armée d'Orient.

L'impression à Berlin

BERNE, 20 novembre. — La nouvelle de la prise de Monastir a produit, à Berlin, une grande impression; les journaux ont publié des éditions spéciales.

Dans les cercles diplomatiques allemands, on incline à rejeter la responsabilité de cette défaite sur le commandement de l'armée bulgare.

La presse berlinoise passe sous silence le butin fait par les Alliés.

Les commentaires de la presse anglaise

La presse britannique commente avec optimisme la nouvelle du succès allié en Macédoine.

Soulignant l'importance de cette victoire, de correspondant militaire du *Daily Chronicle* explique que sa signification principale réside dans le fait que, quoique Hindenburg connaît la chute imminente de la forteresse, il fut incapable d'envoyer une aide aux Bulgares. Et il ajoute :

« C'est un événement de première importance, la meilleure nouvelle que nous ayons reçue depuis longtemps. »

Le *Times* dit que l'humiliation et le désappointement des Bulgares seront intenses de voir que le fruit de leur félonie leur est arraché après une année de possession : « Ce sont les mensonges et l'autorité des Allemands qui maintenaient la situation intérieure de la Bulgarie; elle ne doit pas être aujourd'hui brillante. Les renforts allemands pour Monastir sont arrivés trop tard ou ne sont pas arrivés du tout. »

La possession de cette ville, qui est la seconde capitale de la Macédoine, a été longtemps l'objet des plus chères ambitions des Bulgares; ce fut en grande partie pour réaliser leur désir de la conquérir que les Bulgares trahirent les autres peuples balkaniques qui avaient si vaillamment combattu et triomphé à leurs côtés dans le grand soulèvement contre les Turcs. »

Enfin, le *Daily Express* souligne l'influence de la victoire allié sur les germanophiles d'Athènes :

« Avec la chute de Monastir, écrit-il, le parti germanophile en Grèce a la preuve irréfutable de la puissance des alliés lorsqu'ils frappent pour leurs amis et la preuve que les empires centraux sont trop engagés pour qu'il soit possible de compter sur leur assistance lorsqu'elle devient nécessaire. »

« Une ère nouvelle dans les Balkans »

Les journaux italiens, tout en mettant l'opinion en garde contre de faciles illusions, soulignent le fait que les opérations actuelles, si elles sont poussées activement, pourraient à brève échéance faire une situation balkanique toute nouvelle.

Le *Corriere d'Italia* dit :

« Si la résistance que les Roumains opposent à Falkenhayn se prolonge, la chute de Monastir pourrait signifier le début d'une nouvelle et heureuse période dans les Balkans. »

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 20 Novembre (841^e jour de la guerre)

14 HEURES.

Nuit relativement calme sur l'ensemble du front.

23 HEURES.

Assez grande activité de l'artillerie ennemie, AU NORD DE LA SOMME et DANS LE SECTEUR DE DOUAUMONT.

Rien à signaler sur le reste du front.

Communiqués britanniques

10 HEURES 5.

On ne signale aujourd'hui aucun changement dans la situation sur le front britannique.

21 HEURES 05.

L'ennemi a bombardé aujourd'hui BEAUMONT-HAMEL ET LES ENVIRONS DE GUEUDECOURT. Quatre-vingts nouveaux prisonniers sont tombés entre nos mains au cours des dernières vingt-quatre heures.

Communiqué belge

Lutte d'artillerie DANS LA REGION DE DIXMUDE ET DE BOESINGHE, où se sont également déroulés des combats à coups de bombes.

Communiqués de l'armée d'Orient

La bataille engagée depuis le 10 novembre sur le front de l'armée d'Orient, de la Cerna au lac Prespa, s'est terminée par la victoire complète des troupes alliées. La journée du 19 novembre a marqué l'aboutissement de la vaste manœuvre d'enveloppement des forces germano-bulgares qui défendaient la région de Monastir.

Le 18 au soir, les troupes serbes, continuant leur victorieuse offensive, enlevaient Grunista, à l'est de la Cerna. La même nuit, Jaratok, dans la boucle de la rivière, tombait aux mains des Franco-Serbes. Poursuivant énergiquement leurs succès dans la nuit du 18 au 19, nos alliés, après un brillant combat, s'emparèrent de la cote 1.378, et, au point du jour, le 19, chassaient l'ennemi de Makovo.

Ce même jour, plusieurs lignes de tranchées bulgares ont été conquises dans la direction de Dobromir par les troupes serbes.

Ce hardi mouvement en avant a contraint les Germano-Bulgares à évacuer leurs dernières positions couvrant Monastir. La cavalerie française, talonnant l'arrière-garde ennemie, est entrée dans cette ville le 19, à 8 h. 30 du matin, suivie par une colonne d'infanterie franco-russe.

Dans la journée, nos troupes, poussant immédiatement au nord de Monastir, se sont emparées successivement de la cote 821, du village de Krklina et sont parvenues aux abords de Karaman et d'Orizari, qu'elles ont attaqués aussitôt. La poursuite continue sans répit; 622 prisonniers et un nombreux matériel sont restés entre nos mains.

COMMUNIQUÉ SERBE DU 19 NOVEMBRE

Hier, nos vaillantes troupes ont remporté de nouvelles victoires dans la région de la Cerna. L'ennemi bat en retraite désordonnée vers Prilep. Nous avons un grand nombre de prisonniers et de trophées.

Nos troupes ont enlevé les villages de Griniste, Brenik, Varatok et la cote 1.378.

La poursuite continue.

On remarque à Monastir de grands incendies et de violentes explosions se font entendre.

Aujourd'hui, les troupes alliées sont entrées à Monastir.

COMMUNIQUÉ SERBE DU 20 NOVEMBRE

Hier, continuant la poursuite de l'ennemi, nos troupes ont enlevé les villages de Makovo, Orahovo, Vranevci, Ribarci, Bilianik, Novaci, Suhodol. Renforcé par de nouvelles troupes germano-bulgares, l'ennemi a opposé une sérieuse résistance. Nous avons capturé un grand nombre de prisonniers, trois canons de campagne, une grande quantité de munitions et autre matériel de guerre.

Notre premier régiment de cavalerie passa la Cerna à la nage et pénétra dans Monastir du côté est, tandis que les troupes alliées y entraient du côté sud.

La population enthousiaste a accueilli avec des fieurs ses libérateurs.

La ville est intacte.

Les troupes alliées avancent au nord de Monastir.

Une pétition suisse contre les déportations réunit 150.000 signatures

LAUSANNE, 20 novembre. — La pétition suisse protestant contre les déportations des civils du nord de la France vient d'être close par ses organisateurs, le pasteur Dunant et le docteur Tecon, de Léysin; les 3.352 formulaires de pétition mis en circulation ont recueilli 150.203 signatures individuelles de citoyens suisses majeurs.

L'Allemagne et le président Wilson

Le gouvernement impérial ne partage pas les illusions du public sur une intervention américaine.

L'espoir de conclure une paix séparée avec la Russie échappant à l'Allemagne, sa nostalgie s'adresse ailleurs. C'est sur le président Wilson que semble compter une partie de l'opinion allemande pour lancer un projet de médiation. On calcule que le président Wilson, réélu, possédant un prestige accru et une autorité plus forte, pourrait être tenté de jouer un grand rôle correspondant avec cela à ses tendances idéologiques. Soustrait au souci de la réélection par la Constitution elle-même, qui interdit à un président de se présenter plus de deux fois, certains Allemands se figurent que M. Wilson, placé au-dessus des contingences, ne pourra pas manquer de satisfaire à leurs vœux. On croit facilement ce que l'on désire.

L'Allemagne le croit même trop facilement, car le gouvernement impérial paraît s'être inquiété de l'effet que ces rumeurs pourraient produire à Washington. Soucieux de ne pas nuire à la médiation éventuelle des Etats-Unis, il a fait communiquer d'étranges déclarations par le correspondant du *New-York Times*. On y lit que les milieux dirigeants, en Allemagne, sont loin de partager les illusions d'une partie du public au sujet d'une intervention américaine, mais que, cependant, ces mêmes milieux se tiennent dans « une expectative vigilante et accablante », pour le cas où quelque signe de cette intervention se manifesterait.

En réalité, il n'y a aucune chance pour que M. Wilson se risquerait à tenter une démarche assurée d'avance d'un échec complet. Il sait, et toute l'Amérique sait comme lui, que l'Allemagne désire la paix parce qu'elle a un intérêt majeur à conclure la paix le plus tôt possible et tandis qu'elle a encore les mains pleines. Le correspondant du *New-York Times* traduit très bien ce calcul lorsqu'il écrit que l'Allemagne se gardera bien, quoi qu'en dise Scheidemann, de promettre inconditionnellement la libération de la Belgique et du nord de la France, car, en ce cas, il ne lui resterait plus rien à mettre sur le tapis des futures négociations.

M. Wilson a dit à plusieurs reprises et avec force, avant d'être réélu, qu'il n'y avait pas à songer à des ouvertures de paix dans lesquelles les deux groupes de belligérants ne seraient pas également disposés à entrer. C'est un état de choses auquel la réélection de M. Wilson n'a rien changé. Et M. Wilson le sait bien. Le gouvernement de Berlin ne l'ignore pas non plus. Mais, après tout, il lui en coûte peu de laisser le public allemand, las de la guerre, rêver à l'intervention américaine comme il a rêvé déjà d'une paix séparée avec la Russie. — J. B.

M. Gerard partira le 5 décembre pour Berlin

LONDRES, 20 novembre. — On télégraphie de New-York à l'agence Reuter que M. Gerard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, qui est arrivé en congé aux Etats-Unis le 10 octobre, va repartir pour l'Allemagne; il s'embarquera le 5 décembre pour Copenhague à bord du paquebot *Fredrik-VIII*, de la Compagnie Scandinavie-Amérique.

LES OPÉRATIONS SUR LA SOMME du 13 au 19 novembre

Les Allemands ont tenté, au cours de cette semaine, une puissante réaction au nord et au sud de la rivière. L'attaque ennemie a commencé le 15 au matin sur le front Ablaincourt-bois-de-Chaulnes et s'est étendue dans l'après-midi à la rive nord, depuis Lesboufs jusqu'à Bouchavesnes.

La bataille a duré toute la journée et a été particulièrement acharnée. L'ennemi, qui avait engagé des forces considérables en vue de nous rejeter des positions conquises la semaine précédente, a subi un sanglant échec. Après avoir pris pied dans la partie est de Pressoir au cours d'une série de furieux assauts, les Allemands en ont été rejetés le même jour, grâce à la résistance de deux compagnies françaises qui se cramponnèrent héroïquement au village.

Au nord, les Allemands ont seulement réussi à enlever quelques-uns de nos éléments avancés à la corne sud et à la lisière ouest du bois de Saint-Pierre-Vaast, au prix de lourdes pertes. Quelques fractions ennemies qui s'étaient emparées d'un pâté de maisons au nord-est de Sailliset en ont été chassées le 16.

En résumé, la journée du 15 marque l'échec absolu des plus violentes réactions faites par les Allemands sur le front de la Somme.

DERNIÈRE HEURE

L'ennemi redouble d'efforts en Valachie

PÉTROGRAD, 20 novembre. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — Sur la ligne du front, comme d'habitude, fusillade et reconnaissances d'éclaireurs.

FRONT DU CAUCASE. — Il n'est survenu rien d'important.

FRONT ROUMAIN DE TRANSYLVANIE. — Dans la région de Campolung, une attaque roumaine au sud de Dragoslavele n'a pas eu de succès.

Dans la région d'Albecht, les Roumains se sont avancés vers le Nord, faisant cent prisonniers et prenant deux mitrailleuses et un canon.

L'ennemi a attaqué les troupes roumaines dans la direction de l'Olta, dans la région d'Oesti, de Serbanecti et de Pressoy, mais il n'a pas eu de succès et a été arrêté par notre feu.

Dans la vallée de la rivière Jiul, les Roumains, forcés par des troupes ennemies supérieures en nombre, reculent vers le Sud.

FRONT DU DANUBE. — Il n'y a pas de changement.

La Russie reliée à la mer libre

PÉTROGRAD, 20 novembre. — La mise en exploitation de la voie ferrée de la côte mourmane, où les trains russes ont commencé à circuler, offre une importance capitale. Elle permet désormais à la Russie de recevoir des munitions et de communiquer avec l'Occident pendant toute la période d'hiver.

Tandis que la mer Blanche, au fond de laquelle se trouve Arkhangel, est obstruée par les glaces pendant quatre mois au moins, la côte mourmane (presqu'île de Kola, Laponie russe), où aboutit la nouvelle voie ferrée, n'est jamais prise.

A certains égards, la mise en service de cette ligne est un des gros événements de la guerre.

LA GUERRE AÉRIENNE

Des avions anglais bombardent la côte bulgare

LONDRES, 20 novembre. — L'Amirauté annonce que, le 18 novembre, des hydroplanes et des avions anglais ont effectué des reconnaissances au-dessus des côtes bulgares et ont bombardé avec succès Karjani, Pravista et Senults.

Les nôtres opèrent autour de Monastir

SALONIQUE, 20 novembre. — Malgré le temps très mauvais, nos avions ont bombardé la gare et les escadrilles ennemies de Hudovo. Dans la journée du 17, ils ont bombardé les campements autour de Monastir.

Le capitaine de Beauchamp à Venise

MILAN, 20 novembre. — Le correspondant du *Corriere della Sera* à Venise fait un récit pittoresque de l'arrivée du capitaine de Beauchamp dans cette ville :

« Le 18 novembre, un étrange visiteur se présenta, à 8 heures du matin, à l'hôtel Daniele, sur le quai des Esclavons. C'était un jeune officier à vareuse bleu horizon et à pantalon rouge. Pour tout bagage, il portait, sous le bras, une petite mitrailleuse. Le portier le considéra avec surprise et même avec méfiance, ce qui ne troubla nullement le voyageur. Il entra dans l'hôtel, commença par déposer sa mitrailleuse sur la table du hall, demanda ensuite une chambre, un peigne, une brosse, un rasoir et du savon. Lorsqu'on lui apporta, avec de plus en plus d'inquiétude, le registre de l'hôtel, il signa : « Capitaine aviateur René de Beauchamp, venant de Belfort. » Sa toilette terminée, il se présenta à l'amiral commandant la place de Venise, et, en entrant dans son bureau, lui dit : « J'ai l'honneur de vous annoncer, amiral, que, hier à midi, j'ai vengé les morts de Padoue et ceux d'Amiens. » (Radio.)

BEL EXPLOIT D'UNE AVIATRICE

New-York, 20 novembre. — Miss Ruth Law, pilotant un aéroplane, est arrivée ce matin à l'île de Gouverneur (New-York). Elle avait pris son vol de Chicago et a ainsi couvert une distance de 1.438 kilomètres en huit heures cinquante-neuf, ce qui représente une vitesse moyenne de 159 kilomètres à l'heure. (Radio.)

L'AVANCE ANGLAISE sur les deux rives de l'Ancre

LONDRES, 20 novembre. — Le correspondant de l'agence Reuter télégraphique les détails suivants sur la dernière avance anglaise sur les deux rives de l'Ancre :

« Grâce à l'attaque audacieuse effectuée ce matin malgré la neige, les Anglais ont capturé une nouvelle tranche de terrain sur la rive gauche de l'Ancre, tandis que sur la rive droite nos troupes rencontrant peu de résistance avançaient également pour se mettre à la hauteur de leurs camarades de la rive droite; l'objectif commun étant Grandcourt. Ce village n'est pas encore capturé mais nos braves sont en train de s'y frayer un chemin à coups de grenades et de revolver, tuant, capturant ou chassant l'ennemi devant eux.

« Ce fut une journée de beau travail où l'ennemi fut pris par surprise. Les Allemands ne s'attendaient pas à une attaque par un tel temps, quoique notre bombardement incessant dut leur causer plus d'une nuit sans sommeil et les maintenir dans l'alarme.

« De gros flocons de neige tombaient en tourbillons au-dessus de la zone dévastée par les obus, formant un rideau impénétrable derrière lequel les sentinelles allemandes durent passer une nuit anxieuse, tandis que devant le double voie formé par l'obscurité et la tempête de neige, le soldat anglais se préparait pour ce qu'il aime par-dessus tout : le corps à corps, ajustement final des courtois, examen des armes au milieu de l'échange des dernières plaisanteries.

« Les troupes sautèrent le parapet vers 6 heures, alors que la neige faisait rage.

« Quelques-uns de nos hommes, dans leur ardeur de devancer leurs camarades dans cette grande chasse à l'ennemi, avaient rampé en avant, afin d'être sûrs de prendre un bon départ.

« Si irrésistible que fût leur ruée, les Allemands n'avaient pas le temps de mettre leurs mitrailleuses en action, nos hommes, avec des grenades, à la baïonnette et plus encore avec leur courage, les chassaient tout le long de leurs tranchées et jusque dans leurs abris, leur laissant seulement le choix entre la mort et la capitulation.

« Naturellement, les choses se passèrent quelque peu différemment dans certains endroits où l'ennemi opposa une résistance opiniâtre; là le sang coula à flots avant qu'il se rendit. Il retient encore quelques éléments de tranchées sur une étroite bande de terrain d'où il sera certainement chassé dans peu de temps.

« Tout fut emporté sans coup férir sur la droite; il y eut seulement une opposition opiniâtre sur le centre gauche, où l'ennemi tient toujours la route encaissée conduisant au nord de Grandcourt.

« Notre artillerie fit peu de dégâts au village, ce qui permit à l'ennemi de s'y embusquer avec des mitrailleuses, selon sa méthode.

« Pendant que cette attaque résolue se poursuivait sur la rive gauche de l'Ancre, nos troupes sur la rive droite, vers Beaumont-Hamel et Beaumont, avançaient également, tâtant les défenses de l'ennemi, mais celui-ci, à l'exception d'un ou de deux points, céda partout du terrain et ses troupes sont maintenant aussi en contact avec Grandcourt.

« Les pertes allemandes sont élevées. »

Le communiqué italien

ROME, 20 novembre. — Commandement suprême :

SUR LE FRONT DU TARENTIN, l'action de l'artillerie et l'activité des travaux de l'ennemi ont été gênés par nos tirs.

DANS LE HAUT-BUT, l'artillerie ennemie a bombardé nos positions du Pal Piccolo et de Freikofel, mais elle a été efficacement contrebattue.

SUR LE CARSO, dans la nuit du 19 novembre, après un violent feu d'artillerie, l'ennemi a assailli en force nos positions sur les hauteurs 126, au nord du Volkoiamak. Après une lutte acharnée, il a réussi à occuper une de nos tranchées, mais il a été repoussé sur le reste du front d'attaque, en subissant de lourdes pertes. Nous avons fait quelques prisonniers.

Un violent combat en Epire entre Italiens, Autrichiens et Albanais

ATHÈNES, 20 novembre. — Suivant le *Scip*, un violent combat a eu lieu dans le secteur de Tabessina, en Epire, entre les Italiens et les Autrichiens aidés de bandes d'Albanais. L'artillerie est intervenue; les résultats du combat sont encore incertains.

Les Allemands déportent les Polonais

COPENHAGUE, 20 novembre. — Suivant des informations venues de Berlin, les Allemands renouvellent en Pologne toutes les infamies dont ils s'étaient déjà rendus coupables à l'égard de la malheureuse Belgique.

Conformément aux décrets pris vers la fin du mois d'octobre, les autorités allemandes ont déporté un très grand nombre de Polonais dans les villes de l'intérieur de l'Allemagne et les ont contraints à travailler dans les usines de munitions.

Les « Kommandantur » désignent en premier lieu, pour la déportation, tous les Polonais qui sont soupçonnés de ne montrer qu'un enthousiasme mitigé à l'égard du nouveau royaume. Plus de 5.000 femmes et jeunes filles polonaises ont déjà été dirigées sur Magdebourg, Halle et Francfort-sur-l'Oder, Stettin, Breslau et plusieurs autres villes d'Allemagne. Elles sont forcées de travailler comme de véritables esclaves.

Le nombre de Polonais mâles déjà déportés dans le même but est estimé à 5.000 environ.

Le clergé polonais combat le recrutement allemand

BERNE, 20 novembre. — Suivant des dépêches de Vienne, le clergé polonais tout entier marque une violente opposition au projet allemand tendant à lever une armée polonaise. L'archevêque de Varsovie, qui tout d'abord s'était montré disposé à seconder les plans de l'Allemagne, a maintenant changé d'attitude et il condamne nettement le projet militaire. Neuf sur dix des prêtres catholiques ont engagé leurs ouailles à ne pas prendre rang dans l'armée destinée à combattre pour l'Allemagne.

Les autorités allemandes sont exaspérées, mais n'osent cependant sévir contre les prêtres.

L'archevêque de Cracovie a dénoncé hardiment le plan allemand : « Je prie Dieu, dit-il, que le peuple polonais ait une conception assez claire de ses intérêts politiques pour ne pas tomber dans le piège qui lui est tendu. » (Radio.)

Le gouvernement suisse refuse de reconnaître le nouveau « royaume »

BERNE, 20 novembre. — Le gouvernement suisse a décidé de refuser de reconnaître le « royaume » de Pologne créé par la seule volonté de l'Allemagne. Mais il ne fera connaître sa décision que le jour où la guerre sera terminée. Ce refus va apporter une cruelle déception à la diplomatie allemande; d'autant plus qu'un article paru dans le *Bund* avait accueilli avec enthousiasme la proclamation du nouveau royaume. (Radio.)

Le chômage forcé en Belgique

AMSTERDAM, 20 novembre. — Les Allemands ferment toutes les mines de charbons du Limbourg belge; la raison de cette mesure est le refus par les mineurs de prendre l'engagement d'aller en Allemagne, s'ils en sont requis.

Les membres de la municipalité de Bruxelles ont été déportés en Allemagne, pour avoir refusé de fournir la liste des habitants sans travail. (Radio.)

La corégence d'Autriche

AMSTERDAM, 20 novembre. — L'archiduchesse Zita, épouse de l'archiduc Charles-François, exercera la corégence avec l'autorité d'une impératrice régnante.

Selon une dépêche de Vienne, la *Correspondenz Wilhelm* donne les renseignements suivants sur la santé de l'empereur François-Joseph :

« L'état de l'empereur s'est un peu amélioré. La température, qui était de 36°6 le matin, ne s'est élevée le soir qu'à 37°. Le cœur continue à bien fonctionner. La respiration est calme.

« L'empereur a reçu hier plusieurs personnages, parmi lesquels M. von Koerber. L'audience a duré une heure. »

Bruits de rappel du général Falkenhayn

BUCAREST, 20 novembre. — Le bruit court qu'à la suite de l'échec du plan d'invasion de la Roumanie, le général Falkenhayn serait rappelé et que Mackensen prendrait le commandement sur le front nord le front sud étant confié à von Ludendorff. (Radio.)

LES PAYSANS SERBES VONT REPENDRE LE CHEMIN DE LA PATRIE



Avant de rentrer glorieusement dans Monastir, les troupes de l'armée d'Orient, et parmi elles les Serbes, opiniâtres à reconquérir leur patrie, avaient reçu la noble récompense de leurs efforts sublimes en reconquérant d'abord un bon nombre de villages situés heures douloureuses. De même doit-on voir aujourd'hui sur les routes des provinces libérées ces

entre la frontière et la vieille capitale de la Macédoine du Sud. C'est en longues files que, l'année dernière, les populations paysannes évacuèrent leurs campagnes pour chercher un refuge dans des régions méridionales. Ce document a été pris dans ces villages revenant vers leurs terres natales dans l'intention bien résolue de ne plus s'en éloigner désormais.

La lutte d'influences en Extrême-Orient

LA DERNIÈRE SCÉLÉRATESSE DES ALLEMANDS A CHANG-HAI

Depuis le commencement de la guerre, les Austro-Allemands ont accumulé les vilenies sur les impudences dans nos concessions, bien françaises, de droit et de fait, en Extrême-Orient. Nous en avons révélé quelques-unes. Voici la plus récente; elle est, cette fois, kolossale :

Des placards en caractères chinois, ont été, pendant la nuit, affichés sur les murs de nombreuses maisons françaises, et revêtus d'un sceau officiel — rien moins que celui de la municipalité!! — invitant les Chinois à apprendre l'allemand.

Le sceau usurpé, volé, est figuré, parfaitement imité, dans une sorte de triangle, tout comme s'il authentifiait un document officiel. Imposture sans précédent, estampille *made in Germany* et qui suffiraient à légitimer, près du gouvernement de Pékin, une intervention collective du corps diplomatique des Alliés.

Après les centaines d'obus cachés dans les jardins du Germain Nielsen, après les entreprises cyniques d'une quantité considérable d'autres Allemands sur le territoire de nos concessions, ce dernier coup semble combler la mesure : il devrait pouvoir vaincre les derniers scrupules de notre pays, trop étroitement respectueux de conventions internationales qui, envisagées au fond, n'ont jamais autorisé des Allemands à faire la guerre la plus sournoise à des Français, sur une terre française, puisque concédée comme telle par un gouvernement étranger.

L'expulsion de tous les sujets allemands hors des limites de nos concessions en Chine, voilà la mesure pressante qui s'impose de plus en plus. A défaut de prendre ce parti, nous collaborons sciemment au projet évident et admirablement conduit qu'ont formé les Allemands de prussianiser la Chine, quand ils seront vaincus et Europe et, partout ailleurs, dépossédés de leurs colonies. C'est mois sur mois qu'ils multiplient là-bas les écoles nouvelles et agrandissent les anciennes. C'est par longues colonnes que, dans leurs journaux de Chine ou dans ceux qu'il y ont achetés, ils publient d'alléchantes annonces pour célébrer l'enseignement, la langue et la civilisation allemands. Ils ajoutent maintenant l'appel par l'affiche et cette affiche ils la collent sur nos murs !

On conviendra que c'est formidable. Un seul fait de ce genre devrait nous ouvrir les yeux et nous démontrer que nous nous préparons, au Grand Est, de durs lendemains pour ne pas vouloir mesurer l'étendue du péril alors qu'il en est temps encore.

Pascal Forthuny.

LA GUERRE SOUS-MARINE

BREST, 20 novembre. — Le vapeur norvégien *Dicto*, capitaine Gabrielsen, est arrivé au port, faisant relâche. Le capitaine avait été enlevé, en mer, le 13 novembre, par un sous-marin allemand. Le second avait pris le commandement du navire.

D'autre part, la goélette *Lelia*, de Bordeaux, a été coulée; son équipage a réussi à gagner la terre.

Le cargo *Marga*, de Lorient, a été torpillé; l'équipage est sauvé.

En outre, le vapeur *Pluton* a ramené quatre matelots d'un vapeur norvégien coulé.

LONDRES, 20 novembre. — Le Lloyd annonce que les chalutiers *Hetsuse* et *Veronica* ont été coulés.

Les négociations germano-norvégiennes

GENÈVE, 20 novembre. — On mande de Berlin aux *Dernières Nouvelles de Munich*, que les négociations entre l'Allemagne et la Norvège sont loin d'être terminées et qu'il n'y a encore aucune raison de penser que la discussion sera réglée d'une façon satisfaisante pour les deux parties.

La Norvège proteste à Berlin contre le torpillage du paquebot « Vega »

LONDRES, 19 novembre. — La Norvège a adressé à Berlin une protestation énergique au sujet du torpillage du paquebot *Vega*. On sait que le *Vega* transportait des passagers et le courrier postal, et n'avait aucune contrebande à son bord.

L'armement des navires de commerce a prouvé son efficacité.

LONDRES, 20 novembre. — Lord Sydenham, qui fait autorité en matière militaire et navale, se prononce absolument en faveur de l'armement des navires de commerce, armement qui est d'accord avec la loi et les précédents et qui est de nature à apporter une protection efficace aux navires armés.

La tempête sévit partout

EN ANGLETERRE

LONDRES, 19 novembre. — Au cours de la terrible tempête qui a soufflé sur la côte orientale, le vapeur norvégien *Spica-II*, de Bergen s'est échoué dans la baie de Blith, dans le Northumberland. L'équipage, composé de quatorze hommes, a été sauvé.

D'autre part, un télégramme de Swansea annonce que le vapeur *Nuriston-Tyne*, qui allait à Rouen, s'est échoué également dans la baie de Blith. Cinq hommes de l'équipage ont réussi à gagner le rivage; deux ont succombé peu après. Les quinze autres hommes de l'équipage manquent.

Le vapeur norvégien *Bassheim*, qui avait quitté la Tyne pour Christiania, s'est échoué. Les passagers et l'équipage ont été recueillis par un bateau de sauvetage.

Le voilier danois *Frya* s'est perdu à Barnmouth dans le Berwickshire : cinq hommes de l'équipage ont pu gagner le rivage, un homme a été noyé.

Le vapeur *Vaterfold*, de Middlesborough, allant à Dunkerque, est également perdu : l'équipage a pu se sauver.

Enfin, le bureau Lloyd annonce que le vapeur italien *Lala* (2.987 tonnes), du port de Gênes, a été coulé.

EN ESPAGNE

MADRID, 20 novembre. — L'orage a fait, dans toute l'Espagne, des ravages considérables. Les communications télégraphiques et téléphoniques avec Madrid ont été interrompues en beaucoup d'endroits. Les services des tramways dans la ville ont été arrêtés hier toute la journée.

A Santander, le voilier de pêche *Binnivindo* s'est brisé contre les rochers; l'équipage a disparu. Le bateau *Marquis-Amboage*, échoué près de Santander, a été détruit par les lames.

Aucun navire n'a pu entrer dans le port de Barcelone, ni en sortir.

On signale de Bilbao que, sur le golfe de Gascogne, la tempête a fait rage. Un navire charbonnier a péri.

SUR LES COTES PORTUGAISES

LISBONNE, 20 novembre. — De grandes tempêtes sont signalées du nord du Portugal. Les rivières Mondego, Mino, Tamego ont débordé, et les campagnes avoisinantes ont gravement souffert de l'inondation.

On signale, d'autre part, qu'une secousse de tremblement de terre s'est fait sentir dans la région de Carregal de Sal.

EN ITALIE

MILAN, 20 novembre. — Les campagnes sont inondées par suite du débordement de l'Arno. A Gênes et sur le littoral, la tempête fait rage. Des dégâts ont été occasionnés par l'élévation des eaux. A Livourne, le bateau *Roi-d'Italie* s'est échoué, mais on a pu le renflouer.

Après Paris, Marseille et Bordeaux restreignent leur éclairage

MARSEILLE, 20 novembre. — C'est ce soir qu'a été mis en vigueur l'arrêté du préfet réglementant l'éclairage dans les établissements publics de la ville.

A 6 heures exactement, tous les magasins visés par l'arrêté ont supprimé totalement leur éclairage et fermé leurs devantures, plongeant subitement la ville dans une demi-obscurité.

La rue Saint-Ferréol, notamment, où se trouvent les grands magasins de luxe, toujours débordante de lumière, a été tout à coup plongée dans une obscurité totale.

Tous les magasins se sont conformés à cette mesure générale, et les grands cafés autorisés à rester ouverts ont réduit l'intensité de leur éclairage.

BORDEAUX, 20 novembre. — Les magasins ont fermé à 6 heures, sauf un très petit nombre éclairés à l'acétylène ou avec des bougies.

Les principales artères, bien que très sombres, présentent une certaine animation, les curieux s'arrêtant devant les magasins ayant un éclairage de fortune.

Le temps est toujours pluvieux.

Les sous-agents des P.T.T. réclament une indemnité de cherté de vie

Les membres délégués de l'Association générale des sous-agents des postes se sont rendus, hier, auprès du ministre du Commerce, de l'Industrie, des Postes et Télégraphes.

Au cours de l'entretien qui leur a été accordé, les délégués ont présenté diverses revendications. Le ministre s'est montré favorable, en principe, à l'octroi d'une indemnité de vie chère et a fait connaître qu'une décision interviendrait sans doute prochainement.

Le ravitaillement de Paris

Le ravitaillement de la population parisienne, notamment en pommes de terre et en légumes secs, a été longuement envisagé, hier matin, au cours d'une conférence entre MM. Maivy, ministre de l'Intérieur; Delanney, préfet de la Seine; Laurent, préfet de police; Milhobard, président du Conseil municipal, et Rousset, président du Conseil général.

Aucune décision n'a été prise.

Le fonctionnement de Saint-Cyr pendant la guerre

Il n'est pas exact, comme cela s'entend dire, que les cours militaires rétablis l'année dernière et devant se continuer en 1917, à l'école de Saint-Cyr, soient de nature à favoriser les jeunes gens qui, pour une raison quelconque, n'ont pas été incorporés, au détriment de ceux qui, comme engagés volontaires ou avec l'appel de leur classe, sont partis aux armées.

L'examen des conditions dans lesquelles a été repris le fonctionnement de l'École spéciale militaire, pendant la durée des hostilités, le démontre.

Le décret du 7 janvier 1915, qui avait supprimé, pour cette année-là, les concours d'admission, tant à Saint-Cyr qu'aux Ecoles polytechnique et du service de santé militaire, s'inspirait surtout de la nécessité de disposer, pour la campagne, des cadres d'officiers instructeurs de ces établissements.

La guerre se prolongeant, et quand les vides produits dans les rangs des officiers subalternes réclament toute l'extension possible des moyens de recrutement de nouveaux sous-lieutenants, pouvait-on paralyser l'essor, vers la carrière des armes, de la jeunesse qui, en temps normal, est admise à se présenter aux écoles dès l'âge de dix-sept ans ? Ce serait souverainement illogique et contraire aux intérêts et aux besoins de l'armée.

C'est dans cet esprit que le gouvernement rouvrait, au début de 1916, Polytechnique et Navale, et que la Chambre l'invitait, par une résolution votée le 10 février, à opérer de même pour Saint-Cyr.

Il n'a pu être question, d'ailleurs, de reprendre, dans cette dernière école, le fonctionnement ordinaire qui, d'après la loi, exigerait deux ans d'études coupées par un stage de deux mois, chaque année, dans un corps de troupe et tendant à la nomination immédiate au grade de sous-lieutenant.

Les nouveaux cours, tout en conservant un programme sensiblement le même qu'en temps de paix, ne donnent aux admis qu'une instruction destinée à les préparer aux fonctions de chef de section; ceux qui ont satisfait aux examens de sortie sont déclarés élèves de l'École spéciale militaire, nommés aspirants et envoyés avec ce grade aux armées.

D'autre part, ceux des classes antérieures ou engagés volontaires qui, du fait de la guerre, se sont trouvés empêchés de prendre part à ces examens, ont pu aussi acquérir le grade d'aspirant. Un concours est ouvert, pour chaque classe de recrutement, en vertu de la loi du 7 août 1913. Des épreuves sont organisées pour les militaires de tous les dépôts de l'intérieur, et quant aux candidats des armées, ils sont, sans examen et sur proposition de leurs chefs hiérarchiques, dirigés sur les divers centres d'instruction. Les cours d'E. A. sont prévus de telle sorte que tout candidat possédant l'instruction générale suffisante peut se présenter une fois, mais une seule.

Aussi bien les uns que les autres, qui ont acquis le grade d'aspirant, doivent gagner leur épaulette dans les corps de troupe en campagne. De plus, un concours d'entrée à Saint-Cyr sera, à la fin des hostilités, exclusivement réservé aux anciens candidats ayant pris part aux opérations et ceux qui seront admis prendront rang, comme officiers avant les jeunes gens reçus aux concours de 1916 et 1917. — COMMANDANT V.

L'entraînement de la classe 1918

Une réunion exceptionnelle du comité de permanence de l'Union des Sociétés de gymnastique de France vient d'être tenue à Paris. La question de l'entraînement de la classe 1918 et de l'éducation de la jeunesse y a longuement été étudiée.

A l'issue de la séance, le comité s'est rendu au ministère de la Guerre, où il a remis au général Marbot, directeur de l'Infanterie, représentant le général Rogues, un ordre du jour comprenant toutes les propositions adoptées.

DANS LA MARINE

Promotions. — Sont promus dans le corps de santé de la Marine : au grade de médecin en chef de 1^{re} classe, le médecin en chef de 2^e classe Seguin; au grade de médecin en chef de 2^e classe, le médecin principal Martenot; au grade de médecin principal, les médecins de 1^{re} classe Béraud et Chapuis; au grade de médecin de 1^{re} classe, les médecins de 2^e classe Seguy et Babin.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL

PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ MANTEAUX, FOURRURES, SOIERIE

Confection, chapellerie, chaussures pour hommes, dames et enfants. Spécialité pour militaires. Tissus, lainage, toile, blanc, lingerie etc... Mobiliers par milliers, sièges, tapis, tentures, ménage, chauffage, éclairage, photographie etc...

ECOLE Boulevard Poissonnière, 19
Rue de Rivoli, 53 PIGIER
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES CONTES D'EXCELSIOR

LE SAUVAGE

— Demain dimanche 21 juin, me dit M. Martin, nous ferons l'ouverture de la pêche à cinq lieues d'ici. Nous partirons à une heure et demie pour arriver à deux heures. Et vous verrez un vrai sauvage.

Pour aller si vite, devions-nous donc descendre en pirogue quelque fleuve rapide, tandis que, des rives, les indigènes tenteraient de nous abattre à coups de flèches et de sagaies ? Non. Nous devions nous enfoncer dans le Morvan. Dix-huit heures après, en auto, nous roulions à belle et vive allure, sur une route pourtant tortueuse. Nous passâmes devant des fermes où tout était silencieux. Il fallait prendre garde aux poules, aux oies, aux chiens surtout, qui semblaient fasciner la voiture.

Nous arrivâmes à Coeurlin. C'est un hameau composé de quelques chaumières et d'une ferme qui descend de la route aux bords du Chalaux, le ruisseau où nous allions faire l'ouverture de la pêche. C'était à la ferme que nous nous arrêtions. Dès qu'ils entendirent ronfler, puis stopper l'auto, deux gamins accoururent, pieds nus. Un homme qui piochait dans un jardin, près de la grange, se redressa.

— Voici notre sauvage, me dit M. Martin. Le sauvage, dont cinquante mètres environ nous séparaient, leva les bras comme pour faire des signaux. Par la même occasion, il laissa tomber sa pioche. Il vint à nous. Il ne portait qu'une chemise et un pantalon étroit qui lui collait aux jambes. S'il n'était pas tout à fait nu, du moins ses pieds l'étaient-ils dans ses sabots. Il ôta sa casquette. Sa bouche s'ouvrit large pour un sourire de bon accueil : toutes ses dents n'avaient pas disparu.

Il dit que le temps, orageux, était excellent pour la pêche. Parlant de l'ouverture de la chasse, il ajouta que les perdrix ne manquaient pas dans les luzernes.

Nous nous étions munis d'engins : pêchettes pour l'écrevisse, chèneveau pour la truite. Nous primes le chemin du ruisseau. Les prés dévalaient en pente douce vers le Chalaux coulant entre de hautes herbes qui nous venaient au genou. Déjà, notre sauvage s'était jeté à l'eau tout habillé. Déployant son chèneveau, il l'engageait, en remontant le courant, sous les souches hérissées de branchettes vivaces et encombrées d'innombrables brindilles et branches de bois mort accumulées là depuis la dernière fonte des neiges. Mais les truites, bien que le temps fût à l'orage, refusant de se laisser prendre, nous le laissâmes pour aller voir un peu plus bas si les écrevisses seraient de meilleure composition. Entre de grosses pierres, nous enfonçâmes nos pêchettes garnies de morceaux de tête de mouton.

Au moment où nous prenions notre première écrevisse, l'autre prenait sa première truite : un de ses gamins qui l'avait accompagné nous le cria triomphalement. Tout s'annonçait bien. Un moment vint où il eut au tableau plus de pièces que nous. Nous le rejoignîmes pour le mieux voir opérer. Ruisselant d'eau, il était nu-tête. Il risquait une double congestion, mais ce qui nous tuerait net reste sans effet sur ces paysans qui vivent toujours au grand air. Il continuait de remonter le courant, enfonçant et retirant son chèneveau, au fond duquel il ramenait tantôt du bois mort, tantôt une truite. Il la donnait à son gamin, qui l'envoyait rejoindre les autres dans un grand chaudron. Nous nous arrêtâmes sur un petit pont, sous lequel il disparut pour réapparaître presque aussitôt après. Bientôt, nous ne les vîmes plus, son gamin ni lui : des arbustes et des arbres les cachaient. Et nous devisions avec un homme de Coeurlin, qui prenait du sable dans le ruisseau, lorsque brusquement deux gendarmes débouchèrent de l'endroit où tout à l'heure nous pêchions l'écrevisse.

Je devinai qu'ils avaient combiné leur plan. Ils avaient dû se faufiler, ramper, pour se dévoiler tout à coup sous leur terrifiante majesté de représentants de l'ordre. Dès qu'ils furent à découvert, ils prirent le pas gymnastique, coudes aux hanches : un gendarme ne connaît que le règlement. Quand ils furent arrivés à la hauteur du pont, à eux deux — je prie qu'on le remarque, et cette manœuvre devait faire partie de leur plan d'attaque laborieusement combiné — à eux deux, ils se dispersèrent en tirailleurs. L'un courut dans la direction de notre sauvage qui, ne voyant rien, devait continuer de pêcher ; l'autre, passant près de nous, traversa le pont, toujours les coudes aux hanches, et s'arrêta un peu plus loin : sans doute avait-il mission de couper la retraite au pêcheur.

— Dame, nous dit l'homme au sable, sûrement qu'il n'aura pas eu le temps de « s'ensauver ». C'est deux gendarmes de la brigade de Montsauche : plus qu'ils font de procès, plus qu'ils sont content

Cinq minutes passèrent. Rien. Ni bruit de discussion, ni bruit de lutte. Je me représentais notre sauvage, aidé de son fils, bondissant sur le gendarme, l'étranglant et l'envoyant servir de pâture aux poissons du Chalaux. Tout à coup, l'autre gendarme s'ébranla, traversa le pont : il avait dû voir quelque chose, lui. Peut-être volait-il au secours de son collègue.

Non. Il n'y avait rien de cela. Quelques instants après apparurent le gamin, porteur du chaudron vide, et notre sauvage, qui ne portait rien.

— Ils m'ont dressé procès-verbal, dit-il, parce que votre chèneveau n'avait pas les dimensions, à ce qu'ils disent. Ils l'ont confisqué, et les truites aussi.

Il paraissait résigné. Malgré moi, je me rappelais ces paysans de Balzac, braconniers des bois et des rivières, et qui n'ont pas peur des gardes, qu'ils aveuglent avec des poignées de cendres. Je devais en prendre mon parti : notre sauvage était bien un homme du vingtième siècle. Il ajouta :

— Les frais du procès, c'est pas moi qui les paierai, pour sûr !

M. Martin le tranquillisa. Son visage se rasséréna. — Imaginez-vous, nous dit alors l'homme au sable, que ces deux gendarmes-là repaissent souvent leurs chevaux chez lui quand ils viennent par ici, et qu'ils y boivent à l'œil quand ils ont soif. C'est pas vrai, Contaud ?

C'était le nom de notre pêcheur, je ne dis plus : de notre sauvage.

— Ma foi... dit-il. Mais faut bien qu'ils fassent leur métier. Je leur ai même dit tout à l'heure : « A présent, on va boire un verre avec ces messieurs. » Ils n'ont pas voulu. Alors, je leur ai dit que ça serait pour la prochaine fois.

Henri Bachelin.

LES JOUETS ET LES IMAGES

au Musée des Arts décoratifs

La guerre a influencé tous les domaines de la pensée et de la production, mais non au point de nous faire oublier les joies qui doivent éclore dans les yeux et dans le cœur des tout petits.

C'est en groupant ce qu'on a fait pour eux dans les départements de l'image et du jouet, que l'Union centrale des Arts décoratifs a réalisé une curieuse et fort intéressante exposition qui fut hier inaugurée par le président de la République.

Il y a là une orientation originale de l'effort et de nombreux témoignages des rapports qui se sont créés entre les artistes et les fabricants, les premiers apportant l'idée, les seconds se chargeant de la transformer en concrète réalité.

Le musée des Arts décoratifs est, grâce à cette collaboration, peuplé des animaux populaires de Benjamin Rabier, tandis que, dans une section qui vaut d'être citée, régnaient les poupées de Mme Lauth-Sand, les jouets rustiques de la Lozère et de l'Auvergne, ceux de Paris et ceux de France, si joliment divers, séduisants, bariolés, équilibrés et pimpants que ce doit être un supplice de faire un choix.

Une série d'expositions individuelles fait admirer, entre autres petites merveilles, les poupées de chiffons de Mme de Frankowska, costumées avec un luxe et une fantaisie du meilleur goût.

Les images constituent une partie importante de cette exposition, notamment les images d'Épinal dont une remarquable collection a été rassemblée par M. Lucien Descazes. On sait qu'il y a ici un art qui cherche sa renaissance, un essor neuf dans le cadre de la tradition, et il nous suffira de citer parmi ceux qui illustrent un genre rajeuni : Guy Arnoux et Bonfils qui manient la couleur franche avec une séduisante habileté.

Des illustrations de Hansi, des pages d'album de Niké — dont les jouets en bois découpés sont remarquables — retiennent tour à tour l'attention d'un public averti.

La guerre douloureuse nous vaut enfin un peuple de trouvaillés puériles, sorti de l'atelier des mutilés d'Alger et ce sont là des bibelots qu'on ne voit pas sans émotion. Après les vides besognes du guerrier, cette création destinée à l'enfant nous donne un des contrastes des temps actuels et l'un des plus poignants exemples de ce que peut faire l'homme, grâce à la merveilleuse souplesse de son adaptation.

L'EXPOSITION LEBOURG

Il n'y a rien de plus vexant que de se passer le nez, comme on dit. Aussi devons-nous informer nos lecteurs que la « Galerie Haussmann », 29, rue La Boétie, où sont actuellement exposées les toiles de Lebourg, ferme ses portes à 6 heures du soir, par suite de l'ordre gouvernemental d'éteindre les lumières à cette heure. — C'est la guerre ! — Mais nous devons ajouter, pour rassurer les admirateurs de ce maître qui n'ont pas encore eu les loisirs de se rendre à la Galerie Haussmann, que les toiles de Lebourg y resteront exposées jusqu'à fin courant.

TRIBUNAUX

Les méfaits de l'alcool

Les soldats Lepagnez, du 154^e d'infanterie, et Mendret, du 65^e de ligne, s'étant enivrés dans un débit de Maisons-Alfort, le 19 septembre dernier, causèrent du scandale dans les rues de la localité. Des agents intervinrent pour mettre à la raison les deux ivrognes, mais ceux-ci répondirent par des insultes et des violences.

Ils comparaisaient, hier, devant le deuxième conseil de guerre pour outrages et rébellion. Le capitaine Montel, commissaire du gouvernement, sollicita l'indulgence du conseil en faveur des deux soldats, qui, par leur belle conduite au front, ont su mériter la croix de guerre qu'ils arborent. Par contre, le capitaine Montel s'étonna de ne pas voir le délinquant assis sur les mêmes bancs que ses victimes.

Lepagnez a été condamné à trois mois d'emprisonnement et Mendret à un mois de la même peine.

Cambrioleur condamné aux travaux forcés

Jean-Baptiste Carde, trente-neuf ans, était arrêté, le 17 juin dernier, au moment où il venait de cambrioler un débit de la rue des Martyrs.

— C'est vraiment jour de malheur, s'écria le malfaiteur, je suis pincé pour une si petite affaire, alors que j'ai cambriolé des châteaux !...

Carde avait en effet à son actif un nombre respectable de cambriolages accomplis avec audace tant à Paris qu'en banlieue.

La cour d'assises de la Seine l'a condamné, hier, après plaidoirie de M^e Edmond Bloch, à sept ans de travaux forcés et à la relégation.

Une exécution militaire

BORDEAUX. — Le nommé Gabriel Dauphac, mobilisé, affecté à la 18^e section d'exclus, qui avait été condamné à mort le 12 octobre dernier par le conseil de guerre de la 18^e région, pour assassinat, a été passé par les armes, ce matin, près de Bordeaux, sur le terrain de manœuvre Luchey-Halde, où étaient massés des détachements de diverses troupes de la garnison.

CONSEIL MUNICIPAL

Les travaux du Métro

Le Conseil municipal a tenu hier une courte séance, ce qui ne l'a pas empêché de s'occuper utilement de questions parisiennes.

Il a, en effet, voté un crédit supplémentaire de 255.000 francs pour les travaux de la ceinture métropolitaine intérieure ; puis un autre crédit supplémentaire de 580.000 francs pour les travaux de la ligne du Métro Trocadéro-Opéra.

Au début de la séance, le président, se faisant l'interprète de l'assemblée, a félicité M. Duval-Arnould, récemment décoré de la croix de guerre. Ajoutons que les cinq fils du représentant du quartier Saint-Germain-des-Près ont été, eux aussi, décorés de la croix de guerre pour leur belle conduite sur les champs de bataille.

Prochaine séance, vendredi prochain. — M. E.

La réunion du conseil municipal de Verdun

Dans les bureaux qui lui sont réservés à Paris, 66, rue de Bellechasse, le conseil municipal de Verdun, présidé par M. Beylier, adjoint au maire, s'est réuni hier après-midi. A côté des conseillers municipaux présents à Paris, on remarquait M. Noël, député, et M. Braquer, président du conseil d'arrondissement.

M. Beylier, au nom du conseil municipal, a traduit les sentiments de reconnaissance des habitants de la cité héroïque pour l'hommage que les nations alliées ont rendu à Verdun. Puis, annonce a été faite officiellement du don de 250.000 francs fait à la ville de Verdun par le conseil général des Bouches-du-Rhône.

Avant de s'occuper des affaires courantes, le conseil a souscrit 6.000 exemplaires de la brochure : *Les Crimes allemands*, et décidé la participation de la ville de Verdun à l'Exposition des objets d'art mutilés, qui sera inaugurée au Petit Palais.

LES ÉDILES D'AMIENS cités à l'ordre du jour

Le gouvernement porte à la connaissance du pays la belle conduite de :

MM. Duchaussoy, premier adjoint de la ville d'Amiens ; Antoine, ancien maire, conseiller municipal ; Péthouart, Crampoy, Fauvel, Jasets, Latharre, Lasselain, Lequay, Pouchelle, Bascot, Thierce, Thierry, conseillers municipaux. Otages de l'armée allemande au mois de septembre 1914 et emmenés à Clermont (Oise), ont contribué, au péril de leur vie, à assurer par leur attitude ferme et énergique la sauvegarde de leurs concitoyens et de la ville d'Amiens.

M. Francfort, second adjoint au maire d'Amiens, chargé pendant l'occupation allemande des rapports avec l'autorité ennemie, a rempli sa mission avec courage et dignité et a donné un bel exemple de sang-froid et de dévouement civique.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

La Comédie a donc ouvert ses portes au public hier lundi; mais la composition du spectacle a été assez malaisée. Plusieurs artistes se croyant libres avaient disposé de leur soirée; d'autre part, une partie de la compagnie était attendue à Orléans où elle devait jouer le *Dépit amoureux* et *L'Avare*, au profit d'une œuvre belge. On est parvenu, cependant, à faire, avec *Un Caprice* et *L'Aventurière*, une affiche réunissant les noms aimés de Raphaël Duflos, Silvain, Berr, Berthe Cerny et Cécile Sorel.

La veille, *Le Jeu de l'Amour et du Hasard* avait franchement amusé et charmé les spectateurs. Depuis le 25 août 1802, date de l'entrée au répertoire de la Maison du chef-d'œuvre de Marivaux, la plupart des soubrettes de la Comédie ont joué Lisette; le rôle est pourtant loin de convenir à toutes les interprètes de Toinette et de Dorine! Il y a entre les soubrettes de Marivaux et les servantes de Molière une très sensible différence. Si celles-ci sont d'acortes gaillardes, au parler ferme et cru, au timbre clair, les soubrettes de Marivaux ont plutôt en partage de la finesse, de la subtilité, de la délicatesse dans l'expression; leur roquerie, qui d'ailleurs ne le cède en rien à l'« industrie de leurs aînées, se voile souvent d'une fausse humilité ». Aussi a-t-on pu déjà confier Lisette de *Le Jeu de l'Amour et du Hasard* à des comédiennes d'un emploi différent : Mmes Reichenberg, Lecointe, Bovy, Mlle J. Faber est plus près de Molière que de Marivaux; son jeu, sous la poudre, paraît lourd et même un peu vulgaire; elle n'est vraiment à l'aise qu'au moment où Lisette avoue à Pasquin son véritable état.

Mais pourquoi persiste-t-on à jouer en costumes Louis XVI une comédie de 1730?

Emile Mas.

« LES MARIS DE GINETTE » A L'APOLLO

Les théâtres nous font assister à une renaissance de l'opérette, et le public fait un succès incontestable à ce genre aimable et léger. *Les Maris de Ginette*, que font évoluer sur la scène de l'Apollo la verve de MM. Henri Kéroul et Barré et la musique pimpante de M. Fourdrain, animent la joie de la salle dès les premières notes de leur fantaisie.

M. Galipaux est lui-même en tête d'une interprétation alerte. Mlle Mariette Sully lance le couplet avec un gracieux entrain. Mlle Mary Richard se démène de la façon la plus habile. M. A. Massart est franchement jovial. Citons encore M. Léon Elain, Mme Mary Théry, M. Sidonac, et félicitons tout le monde pour la charmante bonne humeur qui se dépense au cours de ces trois actes. — P. B.

A l'Opéra. — Programme de la semaine : jeudi, 23 novembre, *Thaïs*, opéra en 4 actes, de Massenet (Mlle Victoria Fer, MM. Delmas et Sullivan); samedi, 25 novembre, *Briséis*, opéra en 1 acte, d'Em. Chabrier (Mmes Gall, Bourdon; MM. Laffitte, Lestelly, Delmas); *la Korrigane*, ballet en 2 actes, de M. Ch.-M. Widor (Mlle Zambelli, M. A. Veline). — Dimanche, 26 novembre, *Rigoletto*, opéra en 4 actes, de Verdi (Mmes Campredon, Bonnet-Baron; MM. Sullivan, Lestelly, Gresse).

La répétition générale d'aujourd'hui. — Elle aura lieu à 1 h. 30, au théâtre Réjane, qui reprend *le Père prodigue*, cinq actes d'Alexandre Dumas fils.

La première d'aujourd'hui. — Elle aura lieu ce soir, à 8 h. 45 au théâtre Michel, qui reprend *Algar ou les Loisir du harem*, l'opérette de MM. Michel Carré et André Barde, musique de M. Charles Cuvillier.

A l'Odéon. — *La Famille Benetton* qui, en raison de la fermeture obligatoire du vendredi, n'avait pas été donnée la semaine dernière, sera affichée jeudi prochain, en soirée.

Le théâtre et la guerre. — Après la pièce de M. Henri Bataille, *l'Amazone*, voici une nouvelle pièce inspirée par la guerre : *Plus haut que l'Amour*, d'André Couvreur.

La répétition générale en aura lieu au théâtre Albert-1er, demain, en matinée.

Aux Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche prochain, à 3 heures, salle Gaveau, sixième concert Colonne-Lamoureux, avec le concours de Mmes Aline Vallandri, de l'Opéra-Comique, et Hélène Jourdan-Morhange. Programme consacré aux œuvres de l'Ecole française : *Symphonie fantastique*, de H. Berlioz. Deux mélodies de Ch. Borde : a) *Mes cheveux dorment sur mon front*; b) *Promenade matinale*, chantées par Mme Aline Vallandri. Poème pour violon et orchestre, de Chausson, joué par Mme Hélène Jourdan-Morhange. *Les heures dolentes*, de Gabriel Dupont. Deux mélodies : a) *Le jet d'eau*, de Cl. Debussy; b) *L'âne blanc*, de Georges Hùe, interprétées par Mme Aline Vallandri.

Le concert, qui se terminera par *Joyeuse marche*, de Chabrier, sera dirigé par M. Gabriel Pierné.

MARDI 21 NOVEMBRE

Opéra. — A 8 heures, jeudi, *Thaïs*.
Comédie-Française. — A 8 heures, *le Chandelier*, *le Plaître de rompre*.

Opéra-Comique. — A 8 heures, *la Tosca*, *Lumière et papillons*.

Odéon. — A 8 heures, *Marie Tudor*.

Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.

Athènes. — A 8 h. 30, *l'Âne de Buridan*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 35, *Faisons un rêve* (S. Guilty, Charlotte Lysès).

Capucines (Guit. 56-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, revue; *le Plumet*; *Pan! pan! pan! au rideau*.

Châtelet. — A 8 heures, mercredi, samedi, dimanche, jeudi et dimanche matinée : *les Exploits d'une petite Française*.

Théâtre Edouard-VII. — A 8 h. 45, *Alf Rigat*.

Gymnase. — A 8 h. 30, *la Charrette anglaise*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 50, *la Roussotte*.

Th. Michel. — A 8 h. 45, *Algar ou les Loisir du harem*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Porte Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazone*.

Apollo. — A 8 h. 15, *les Maris de Ginette*. Galipaux, Mariette Sully.

Th. des Arts (Wagram 86-03). — Jeudi, *la Frontière* (Mme Berthe Bady).

Th. de la Dauphine (56, avenue Malakoff). — Relâche.

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ça murmure*.

Cluny. — A 8 h. 15, *Un Lycée de jeunes filles*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la bête*, etc.

Th. Réjane. — A 1 h. 30, répétition générale : *le Père prodigue*.

Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*.

Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, *la Dame aux Camélias*.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *la Mascotte*.

Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

Location : Gutenberg 09-92.

MUSIC-HALLS, CONCERTS, CINEMAS

Aujourd'hui, relâche obligatoire pour les cinémas.

Gaumont-Palace. — Aujourd'hui RELACHE matinée et soirée, par décision préfectorale. — Demain, matinée populaire à 2 h. 20, soirée à 8 h. 30. Location : 4, rue Forest, de 11 à 17 heures. Tél. Marcadet 16-73.

"Excelsior" sur le front

Nous rappelons à nos lecteurs que tout nouvel abonné d'EXCELSIOR ou tout abonné renouvelant pour un an sa souscription ou s'engageant à la renouveler pour un an à son expiration a droit à « l'envoi gracieux, pendant trois mois », de nos collections hebdomadaires à un combattant du front.

Il fût retourné à sa niche à la première injonction.

Perraud réfléchit qu'avec les Allemands là-haut il valait mieux qu'il le gardât.

Et puis, il devait penser à des êtres humains avant de s'inquiéter pour son chien!

A la lisière du bois, le garde s'arrêta et regarda. C'était bien, parlait, le feu mis aux quatre coins des villages, sans excuse de nécessité militaire, car la bataille tournait ailleurs.

Feraient-ils, en 1914, des Bazeilles de tous côtés?

Encore par des sentiers étroits, cette fois à travers champs, il pédala vers le bourg enveloppé de cette fumée opaque de laquelle, lorsqu'elles parvenaient à se dégager, les flammes s'échappent, furieuses, ou qui, lorsqu'elles s'éteignent, achève de les étouffer.

Pendant qu'il entra dans la fournaise, le téléphone jouait au château des Trois-Etangs.

Et l'on voyait, au commencement de l'après-midi, arriver estafette sur estafette, en même temps qu'on installait des postes de télégraphie sans fil.

Confinée près de sa grand-mère, Ghislaine croyait saisir, aux allées et venues et aux divers contre-ordres dont les bribes atteignaient son oreille, des dispositions différentes.

Vers cinq heures, elle apprit que le kaiser ne viendrait pas.

Entre six et sept heures, on vint lui demander de vouloir bien se préparer à recevoir Sa Majesté, si Elle ne faisait que passer par la Marfée.

— A quel moment? interrogea-t-elle.

— Sa Majesté peut arriver à n'importe quelle heure de la nuit.

— De quelle façon puis-je recevoir l'empereur?

— En lui témoignant, par votre présence, de votre reconnaissance envers lui...

— De ma reconnaissance?

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter : demain mercredi : Sainte Cécile.
— 3 heures : Séance à la Chambre des députés et au Sénat.

NOUVELLES DES COURS

— Hier a été célébré, par la Maison royale de Savoie et d'Espagne, l'anniversaire de la naissance de S. M. la reine Marguerite d'Italie, née en 1851, princesse de Gênes, veuve de S. M. le roi Humbert et mère de S. M. le roi Victor-Emmanuel III.

BIENFAISANCE

— Le bazar de bienfaisance organisé à Copenhague dans les salons de la légation de France, en faveur des blessés, des veuves et des orphelins de la guerre, a obtenu un grand succès.

— Les 25 et 26 novembre courant, au Cercle artistique et littéraire, rue Volney, 5 et 7 bis, une vente de charité aura lieu au profit du Prêt d'honneur aux aveugles de la guerre, œuvre dont le but est de faciliter l'établissement et la mise au travail des soldats aveugles après leur rééducation dans les maisons de convalescence. Nulle œuvre de guerre ne mérite plus que celle-ci le concours de tous ceux qui, si peu que ce soit, peuvent venir en aide aux soldats aveugles, qui sont les plus dignes de notre compassion.

DEUILS

Morts pour la France :
Raoul Dubois, capitaine, suppléant du juge de paix à Rouen.
Maurice Gombault, lieutenant au 9^e cuirassiers à pied. — Charles Bergier, lieutenant au 1^{er} d'infanterie. — Léopold Fouquet, sergent de mitrailleuses de brigade au 89^e d'infanterie. — Jacques Levivier, aspirant au 1^{er} de chasseurs à pied. — L'Amiral Claude Peyrard, soldat brancardier au 16^e d'infanterie, tué à Saint-Pierre-de-Mombrois.

Nous apprenons la mort : De M. Sartre, maire de Poses (Finistère);
De M. Lefrançois, conseiller honoraire à la cour d'appel de Rouen, décédé, à soixante-quinze ans, à Cherbourg.

De M. Derosiaux, ancien président du tribunal de commerce de Saint-Omer, administrateur de la Banque de France, décédé à Saint-Omer à soixante-dix-sept ans;

De Mme Roger Mascaret, née Favin Lévêque, décédée à La Ches, âgée de trente et un ans;

De Mme Ernest Suzor, décédée à Paris.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-21 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

Communiqués

Pour les Alsaciens-Lorrains. — La société Ereckmann-Chatrian, sous le haut patronage du président de la République, fait un appel pressant en faveur de sa caisse de secours pour les engagés alsaciens-lorrains. Depuis un an, elle a pu procurer aide et assistance à plus de cinq cents combattants ainsi qu'à leurs familles.

Tous les dons, souscriptions et offres de marraines seront reçus avec reconnaissance au secrétariat général de la Société, 7, rue Trouillet, Nancy.

La société américaine Pour la Protection des Orphelins Français de la Guerre, qui s'est fondée à New-York, le 13 octobre dernier, a décidé, en vertu de l'article premier de ses statuts, d'admettre à participer aux secours qu'elle distribue les enfants des soldats réformés (nos 1 et 2), frappés d'incapacité de travail.

En vertu du mandat qu'elle tient de l'article 2 desdits statuts, l'Association nationale française pour la Protection des familles des morts pour la patrie, 5, rue du Pré-aux-Clercs, fait savoir qu'elle recevra, pour être transmises au comité exécutif, les demandes d'allocation mensuelles de quinze francs, par enfant, qui lui seront adressées avec les justifications nécessaires.

CARNET DE LA SOLIDARITÉ

L'équipage d'une de nos grosses pièces de marine sur le front nous demande un accordéon ou tout autre instrument facile à jouer. — Excelsior se chargera de transmettre aux intéressés l'instrument qu'un donateur voudra bien offrir.

— Le château serait rasé, si...

— Si Guillaume II ne voulait pas entrer... comme y est entré son grand-père?

— Et s'il n'était pas habité par la femme et la petite-fille du général de Saint-Priest, ancien attaché militaire à Berlin.

— Le kaiser est renseigné.

— Sur bien d'autres points, mademoiselle.

L'émissaire des volontés arrêtées en haut lieu était toujours, auprès de Ghislaine, l'officier de cuirassiers blancs.

La jeune fille n'avait plus rien à répondre.

Elle sortit du salon où il venait de la faire « prier » de vouloir bien lui accorder l'honneur d'un entretien, formule qui restait invariable à son égard.

Lorsqu'elle rentra chez elle, Perraud y était.

Perraud, d'une pâleur terreuse, avec des yeux de fièvre, une tension des muscles de la face qui lui donnait cette rigidité qui ne cède parfois qu'à une commotion contraire à celle qui l'a produite.

Si ses traits étaient immobiles, ses mains tremblaient quand il les tendit vers la petite-fille du général.

— Ah ! mademoiselle... mademoiselle... je ne peux pas tout vous dire... je ne vous dirai pas tout... je ne saurais jamais... jamais... jamais...

— Pauvre Perraud!... pauvre ami!... Votre fille, vos petits-enfants? Votre belle-sœur, vos neveux?

— Ils sont à l'abri... La Kommandantur, installée déjà au café des Socquettes, a fait apposer des affiches avertissant les habitants que s'ils se enaient dans le calme le plus absolu, et si la ville fournissait les réquisitions exigées, ils n'auraient aucune façon à se plaindre de l'occupation...

Mais le reste, mademoiselle... le reste... pour ne parler que de Donchery... que ma belle-sœur et à famille avaient heureusement quitté.

— Madame Delleville?...

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 21 NOVEMBRE 1916

24

Pour le roi de Prusse!

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

DEUXIEME PARTIE

La cloche ne sonnera pas!

CHAPITRE IV

A peine y roulait-il l'espace de deux cents mètres, que, en bonds formidables, un chien débouchait des taillis pour lui barrer le passage, sauter de côté et aller avec lui.

C'était Bismarck.

Son maître jeta une exclamation d'humeur corrigée par une expression de sollicitude :

— Rossard ! il s'est échappé... Pourvu qu'il ne lui arrive rien !

La bête était d'une obéissance qui, non seulement venait de son éducation, mais de sa race.

En outre — race et éducation également — plutôt silencieuse.

Il fallait un cas spécial pour que le grand berger ardennais, fort comme un fauve, se fit entendre, et quelque chose de plus particulier encore pour qu'il n'arrêtât point aboiements ou gémissements, si on les lui interdisait.

Copyright 1916 by Georges Maldague.
Tous droits de reproduction, traduction, adaptation dramatique ou cinématographique réservés pour tous pays.

Faits divers

PARIS

Un crime à Grenelle

Dans la matinée d'hier, le bruit d'une discussion se faisait en émoi les locataires de l'immeuble situé 96, boulevard de Grenelle.

Soudain, des râles étouffés se firent entendre, et la porte d'une chambre occupée par Mme veuve Périgault, âgée de vingt-huit ans, s'ouvrait violemment. Un sous-officier d'infanterie, Jean Peltier, apparut sur le seuil. Il avait les yeux hagards. Après un moment d'hésitation, il bouscula les personnes accourues et se précipita dans l'escalier.

On découvrit alors, étendue sur le parquet, gisant dans une mare de sang, Mme veuve Périgault.

La malheureuse avait eu la gorge tranchée. Transportée à l'hôpital Necker, elle succomba en y arrivant.

M. Garnier, commissaire de police du quartier de Grenelle, après avoir procédé aux constatations d'usage, a informé le service de la police judiciaire. Le coupable est activement recherché.

Un désespéré. — Hier matin, à 7 heures, un garçon marchand de vin, nommé Lionel Péria, âgé de dix-sept ans, a été trouvé mort dans la chambre qu'il occupait, 37, rue de la Grande-Truanderie.

Il s'était suicidé en se tirant une balle de revolver dans la tête.

DÉPARTEMENTS

Drame de l'imprudencia. — Le Havre. — Plusieurs soldats belges consommèrent, café Leguillou, 11, rue de Grand-Croissant, lorsque l'un d'eux exhiba un revolver, puis le plaça sur le comptoir. La jeune Marie Leguillou, quinze ans, fille de la maison, voulut examiner l'arme; mais le coup partit soudain et la balle atteignit d'abord le soldat David au bras, puis traversa le crâne d'un soldat du 1^{er} régiment des guides, qui, transporté à l'hôpital militaire belge, expira en arrivant.

Prisonniers allemands évadés et repris. — BAYONNE. — Deux prisonniers allemands qui s'étaient évadés d'un camp du département des Landes et qui espéraient gagner l'Espagne ont été arrêtés à Bayonne.

La Bourse de Paris

DU 20 NOVEMBRE 1916

Tout en étant encore un peu irrégulier, le marché n'en demeure pas moins fort bien disposé dans l'ensemble. Les cuprifères ont été aujourd'hui plus particulièrement favorisées et s'inscrivent en nouvelle et parfois importante plus-value.

Nos rentes restent calmes mais soutenues : le 3 0/0 à 81,10; le 5 0/0 à 87,75.

Dans le groupe des fonds étrangers l'Extérieure se négocie à 99,30 contre 99,50 précédemment.

Russes bien tenues. Consolidé 70,05. Etablissements de crédit peu ou pas modifiés : Lyonnais 1.210; Comptoir d'Escompte 800.

Grands Chemins français raffermiss : Nord 1.335; P.-L.-M. 1.010. Lignes espagnoles bien tenues.

Parmi les cuprifères le Rio s'avance à 1.757. En Banque, le Utah passe de 726 à 767.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79; Suisse, 113; Amsterdam, 238 1/2; Pétrópolis, 173; New-York, 583 1/2; Italie, 87; Barcelone, 800.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : cuivre Chili disp., 139 1/2; cuivre liv. 3 mois, 135; étain comptant, 188 7/8; étain liv. 3 mois, 190 7/8; zinc comptant, 57 1/2; argent, l'once 31 gr. 1.035, 34 d.

— Sa ferme achève de brûler, comme tout brûle... Elle?... Elle?... Il y a des choses qu'on ne raconte pas... Ils l'ont... ils l'ont... Vit-elle?... Je vous en supplie, Perraud, vous savez bien que j'ai passé une heure qui me donne le droit de tout savoir... Je veux savoir !

— Eh bien! je le tiens du vieux berger, qui voulait la protéger et que j'ai retrouvé lardé de coups de baïonnette... Pour leur échapper... elle s'est sauvée vers la Meuse... Ils l'ont rattrapée plusieurs fois... elle leur a échappé encore; elle a pu sauter dans l'eau... elle s'est noyée!

La jeune fille, debout devant le garde affaissé sur un siège, dut s'appuyer au mur.

— Vous voyez, dit celui-ci, que je devrais me taire.

— Ah! non! non! il faut que je le sache, comment ils font la guerre!

— Comment ils la font!... Oui, des Bazeilles partout, partout...

— Je vous répète de parler ou j'y vais moi-même... Je veux savoir... porter du secours... Le vieux berger...

— C'est M. le curé de Donchery qui le fera transporter...

— Dans son presbytère?

— Son presbytère... son église?... en feu!... Quel homme celui-là!... un saint, il n'y a pas à dire... Un tisseur qui demeure en face de la cure et qui a manqué rester dans les flammes en essayant de sauver quelques hardes, Henri Froment, m'a raconté... Le général commandant nos troupes avait fait prévenir, avant-hier, qu'on eût à évacuer le bourg, Donchery pouvant se trouver pris entre deux feux... Des gens sont partis, d'autres sont restés, décidés à se cacher dans leurs caves... En effet, il y eut des obus... Le général renvoya un officier d'ordonnance qui, personnellement, sup-

plia M. le doyen de partir; voici ce qu'il lui a répondu : « Allez dire à votre général que si sa place est à la tête de ses troupes, mon devoir, à moi, est de rester parmi mes paroissiens en danger. »

— L'officier est descendu de cheval et il a répondu : « Monsieur le curé, je serai peut-être tué tout à l'heure... donnez-moi votre bénédiction. »

Et M. le doyen est resté là, à voir brûler son église et son presbytère, où on dit qu'il avait de si riches collections...

— Oui... C'est un savant et un collectionneur... Est-ce que ce sont les obus qui ont mis le feu à Donchery?

— Non pas... les pompiers éteignaient les commencements d'incendie... Il paraît que, en reculant, les nôtres leur ont fait subir de telles pertes que les Allemands étaient pires que des bêtes enragées en se ruant sur la ville... Ils ont prétendu que des civils avaient tiré. Ce n'est pas vrai... Personne de ceux qui restaient là n'avait de fusil... Alors ils ont pillé, puis incendié avec des pompes à pétrole, et repoussé des gens dans les flammes... et massacré... Ils ont fusillé six vieillards, mademoiselle Ghislaine, six pauvres vieux hommes d'hopital, simplement parce qu'ils s'étaient mis à la fenêtre à leur entrée... M. le curé n'a pu sauver personne... il s'offrait de payer pour tout le monde. Ailleurs, ils fusillaient les prêtres; là, ils n'ont pas voulu de lui... Et, à l'heure où j'ai quitté Donchery, car je suis repassé par là en revenant de Sedan, il partait pour secourir les blessés, comme il l'a fait l'autre nuit par ici...

— Est-ce qu'il y en a beaucoup de blessés ?

— Oui...

— Des nôtres?

— Mais encore plus des leurs, à ce que m'a dit le père Chuquet, le cantonnier, qui pendant le fort

LOCATION de MEUBLES

Installation complète d'appartements
FABRIQUE DE MEUBLES DE BUREAUX
GARDE-MEUBLES

Etablissements Janiaud Ine, 61, rue Rochechouart.

Société anonyme des Aciéries de France

CAPITAL : 20.000.000 FRANCS
Siège Social : 6, rue d'Antin, à Paris
MM. les Actionnaires sont informés que le nombre des actions déposées n'étant pas suffisant pour tenir l'Assemblée Générale Ordinaire convoquée pour le 23 Novembre courant, cette Assemblée n'aura pas lieu. Elle est reportée, avec le même ordre du jour, au Jeudi 7 Décembre 1916 à 3 h. précises, salle de la Société des Ingénieurs Civils de France, 19, r. Blanche, à Paris. Les dépôts d'actions seront reçus jusqu'au 2 Décembre dans les conditions indiquées à la première convocation. Les pouvoirs remis en vue de l'Assemblée primitivement fixée au 23 Novembre, sont valables pour celle du 7 Décembre, si les dépôts sont maintenus.

CAPSULES DE MORRHUOL

CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût désagréable de l'huile de foie de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus efficace que l'huile dont il contient tous les principes actifs.

LE MORRHUOL est souverain pour guérir les rhumes, la bronchite, les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

DEMANDEZ

LA TOURISTE

BANDE MOLLETIÈRE SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en TROIS COURBES

Supprimant tout glissement.

1^{re} Qualité : Marque Or. 2^{me} Qualité : Marque Rouge. En Vente dans les Grandes Magasins et bons et maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports. Gros : La Touriste, Paris.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volunard.

Femmes qui souffrez

de Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Hémorragies, Suites de Couches, Ovarite, Tumeurs, Pertes blanches, etc.

REPRENEZ COURAGE

car il existe un remède incomparable, qui a sauvé des milliers de malheureuses condamnées à un martyre perpétuel, un remède simple et facile, qui vous guérira sûrement, sans poisons ni opérations, c'est la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

FEMMES QUI SOUFFREZ, auriez-vous essayé tous les traitements sans résultat que vous n'avez pas le droit de désespérer. Vous devez, sans plus tarder, faire une cure avec la Jouvence de l'Abbé Soury.



La Jouvence de l'Abbé Soury c'est le salut de la Femme.

FEMMES QUI SOUFFREZ de Règles irrégulières accompagnées de douleurs dans le ventre et les reins; de Migraines, de Maux d'Estomac, de Constipation, Vertiges, Etourdissements, Varices, Hémorroïdes, etc.

Vous qui craignez la Congestion, les Chaleurs, Vapeurs, Etourdissements et tous les accidents du RETOUR D'AGE, employez la Jouvence de l'Abbé Soury qui vous guérira sûrement.

Le flacon : 4 fr. dans toutes les Pharmacies; 4 fr. 60 franco gare. Les 3 flacons : 12 fr. expédition franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratis). 291

CHEMIN DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

Modifications au service des trains

La Compagnie des Chemins de fer Paris-Lyon-Méditerranée a apporté, d'accord avec l'autorité militaire, les changements et améliorations ci-après au régime des transports des voyageurs :

RELATIONS PARIS-MARSEILLE-VINTIMILLE :

a) Le premier rapide quittant Paris à 20 h. 05 comprend uniquement des 2^{es} classes entre Paris et Marseille avec wagon-restaurant : Paris, dép. 20 h. 05 ; Lyon, dép. 3 h. 50; Marseille, arr. 8 h. 54.

b) Le deuxième rapide quittant Paris à 20 h. 15 n'a que des 1^{res} classes entre Paris et Marseille : Paris, dép. 20 h. 15; Lyon, dép. 4 h. 07; Marseille, arr. 9 h. 08.

Couchettes Paris-Marseille, lits-salons avec ou sans draps, wagon-lits Paris-Vintimille, restaurant Valence-Vintimille.

Ces deux trains sont fusionnés entre Marseille et Vintimille et comprennent sur ce parcours des voitures de 1^{re} et 2^e classes : Marseille, dép. 9 h. 35 ; Nice, arr. 14 h. 02; Vintimille, arr. 15 h. 44.

Pendant la période du fort mouvement sur la Côte d'Azur, le rapide de 20 h. 15 aura sa marche très accélérée entre Marseille et Vintimille, de façon à arriver à Nice à 13 heures, et ne comportera que des 1^{res} classes avec places de luxe de toute nature sur l'ensemble de son parcours.

de l'action est resté caché dans la cabane où il remise ses outils, sur la route...

— Que vont-ils devenir les nôtres? — Espérons qu'ils ne les acheveront pas... — Taisez-vous!... Pas cela... — Ce ne seraient pas les premiers!

Mlle de Saint-Priest eut un vrai mouvement de désespoir.

— Que faire? Que faire? C'est affreux d'être aussi impuissante... Si l'on pouvait se prodiguer, se dévouer... Pendant que tous les miens se battent, qu'ils grossent peut-être aussi de leur sang notre terre de France, je pensais... nous pensions au moins, grand'mère et moi, demeurer auprès des blessés, de nos chers soldats... Nous voilà au milieu des Allemands... ma pauvre grand'maman clouée sur un lit, où elle peut rester longtemps... Moi, qui me sens tant de force, tant de résistance, je suis aussi inutile qu'elle...

— Inutile, vous?... Vous trouverez bien encore le moyen de faire du bien... — Et de Lucie, de ses parents, avez-vous eu quelque chose?

— Rien... Le même père Chuquet m'a raconté qu'il savait par des gens qui venaient de Noyers qu'ils avaient enfermé des paysans, afin de les faire ensuite partir pour l'Allemagne... des enfants, des femmes et des vieux.

— Cette barbarie, ajoutée aux autres!... Mais il n'y a donc plus de justice... il n'y a donc plus... Ah! Perraud... Ce kaiser qui va passer ici... cet empereur, qui n'est qu'un homme, comment le ciel ne croute-t-il pas sur lui?...

— Vous voyez, pauvre petite demoiselle, que je n'aurais dû rien vous raconter.

A suivre.)

Après la victoire de Vaux. --- L'un des héros qui y participèrent



L'EMBUSCADE AVANT LA CHARGE



LE SOLDAT ULYSSE LENAIN
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR



LE TIR D'UN 120 PENDANT L'ACTION



L'EMPLACEMENT D'UNE BATTERIE FRANÇAISE APRES UNE ATTAQUE

Avec diverses photographies prises sur les champs de bataille de la Meuse, après la mémorable reprise du fort de Vaux, nous publions ici le portrait d'un héros qui prit notamment part à cette dernière affaire et qui s'y couvrit de gloire. Avant la guerre, Ulysse Lenain était en Belgique ; capturé par l'ennemi comme prisonnier civil, il fut par la Hollande, rentre en France, prend les armes, se bat en lion, gagne, quoique simple soldat, la Légion d'honneur que lui remet le président de la République, ainsi que la croix de guerre avec palme.